

# LE LIBRE JOURNAL

*de la France Courtoise*

N° 100

DÉCADAIRE



Dessin de Michel Greg

- ☐ Léotard roule *cent* les pédales
- ☐ Douste-Blazy *cent* entiche
- ☐ Dem et Raffard de Brienne *cent*-tretiennent
- ☐ Fer-*cent* chasse le castor
- ☐ Cohen *cent* revient
- ☐ et ADG *cent* va



# Lettres de chez nous

Point n'est besoin, je pense, de longues phrases pour vous assurer - si cela ne va pas de soi... - de notre sympathie et de notre solidarité les plus entières face aux persécutions policières et judiciaires dont vous êtes l'objet.

**Alain ROSTAND**  
**Renaissance**  
**catholique**

Rien, hélas, ne peut plus nous étonner de la part du gouvernement Chirac-Juppé-Toubon et pourtant les limites de l'ignominie viennent d'être franchies par cette organisation qui, sans doute par anti-phrase, porte le nom de "justice". N'y a-t-il aucun recours, au moins de principe, devant de pareils agissements ? Est-il vraiment impossible, en portant plainte, de déférer devant des tribunaux encore conscients de leurs devoirs des "petits juges" qui transforment les prétoires en hauts lieux de leurs basses œuvres ? Le plus pénible, pour le journaliste que vous êtes (un des très rares qui sauvent l'honneur de la pro-

fession), va être, à coup sûr, le silence "assourdissant" de vos chers confrères, si chatouilleux pourtant lorsque leurs "droits" et leurs prérogatives sont en jeu. Leur lâcheté répugnante achèvera de discréditer une profession qui n'inspire plus au citoyen du rang que du mépris - car malheureusement la plupart de nos concitoyens aseptisés et conditionnés ne connaissent pas ceux qui refusent de s'incliner devant la police de la pensée.

**J. OSWALD**  
**(Président**  
**du Comité de**  
**rédaction de**  
**La Renaissance**  
**catholique)**

Les adhérent(e)s et les sympathisant(e)s du Front national de Draguignan et de la 4ème circonscription du Var vous assurent de leur soutien le plus total. Ils tiennent, par ailleurs, à vous féliciter à la fois pour la remarquable qualité de vos écrits et pour votre courage.

**BERNARDON,**  
**LALLANNE,**

**DI GIOVANNI,**  
**LLAMAS, FAURE,**  
**SIBILLAT, FER-**  
**REUX, SORNETTE,**  
**GALY, TRONCONI.**

Je vous dis toute ma sympathie dans cette épreuve et mes encouragements à surmonter le choc que de tels événements et contraintes doivent créer chez tout être humain, surtout s'il a un état de santé déficient.

**Jean-Claude**  
**TARDY**  
**(Lorette)**

De nombreux lecteurs nous demandent pourquoi nous avons suspendu la chronique de télévision "Fidèle au poste". La raison est triple. D'abord le rythme décadaire s'y prête mal. Le journal tombe deux jours après le début du programme et la rubrique s'interrompt deux jours avant la fin. Et puis, aux beaux jours, il vaut mieux s'aller promener qu'user son postérieur devant la télé. Et puis il y a Roc,

regard chrétien sur le cinéma et la télévision, de Pierre et Violette d'André. C'est complet, vif, intelligent, sans sectarisme, sans complaisance, sans bigoterie. Bref, je ne crois pas que nos petits commentaires rigolos sur l'énorme bestiole, à la fois irrésistible et effrayante, qu'est la télé soient de taille à se mesurer à ce travail. En plus, moyennant un petit supplément, on reçoit l'enchanteur Réflexions chrétiennes de Violette d'André (ROC, 3 rue Pasteur, 78000 Houilles ; tél. : 39 68 32 69).

**Fenot**  
**Bijoutiers**  
**fabricants**  
**54 Rue de**  
**Charenton,**  
**XII<sup>e</sup>**  
**Médailles**  
**de la Vierge**  
**miraculeuse**  
**Croix et**  
**médailles**  
**Remise aux**  
**lecteurs**  
**43 43 34 50.**

**LE LIBRE**  
**JOURNAL**  
*de la France Courtoise*  
139, bd de Magenta - 75010 Paris  
Tél. : (1) 42.80.09.33.  
Fax : (1) 42.80.19.61.

Directeur : **Serge de Beketch**  
« Le Libre Journal  
de la France Courtoise »  
est édité par la Sarl de presse  
SDB, au capital de 2 000 F  
Principaux associés :  
**Beketch, Fournier**  
Directeur de publication :  
**Danièle de Beketch**

Commission paritaire :  
74 371  
Dépôt légal :  
à parution.  
Imprimerie :  
R.P.N Le Blanc-Mesnil  
ISSN : 1244-2380  
Ce numéro contient un encart  
entre les pages 12 et 13

Abonnement  
1 an 600 Frs,  
à **SDB**,  
139 boulevard de Magenta  
75010 Paris  
42.80.09.33





# Editorial

## Je me souviens...

**Q**ui aurait osé parier, le 21 avril 1993, en recevant le premier numéro du Libre Journal, que trois ans plus tard le numéro Cent serait bouclé ?

Je me souviens des appels quotidiens de Bernard Lugan qui me tenait littéralement la tête hors de l'eau, alternant la semonce fraternelle, la menace camelote, l'exhortation syncrétiste et l'explication professorale pour me convaincre de commettre, sans attendre, cette folie : créer un journal.

Je me souviens d'ADG, ricanant et fronçant le sourcil, façon ami solide et rempart tourangeau des délires slaves, prophétisant les pires catastrophes, vaticinant sombrement, voyant se profiler à l'horizon de l'avenir cohortes d'huissiers et brigades de gendarmes.

Je me souviens de l'appui constant, confiant, de ma femme, de nos fils et de nos amis.

Je me souviens de la première réunion de rédaction, suivie, le lendemain même, des deux premières défections que je crus injustes alors qu'elles étaient providentielles, bien sûr.

Je me souviens du premier abonné, rencontré chez "Le Père tranquille" et qui, bien que chômeur, sortit son chéquier sans sourciller.

Je me souviens des abonnements qui arrivèrent ensuite, six cents en quinze jours, souscrits de confiance par des amis qui n'avaient, et pour cause, jamais vu le journal qu'ils

s'engageaient à lire pendant un an. Je me souviens de notre premier hôte qui nous accueillit sans autre recommandation qu'un voisinage à la messe du dimanche, dans des bureaux disponibles de son minuscule cabinet de comptabilité.

Je me souviens des premiers collaborateurs, tous bénévoles, qui donnèrent leur temps, leur intelligence, leur force, leur talent en échange de rien d'autre qu'un peu d'ingratitude ; de cet ami parti qui donna son visage au Libre Journal, de notre correctrice qui arpentait sans faiblir les pages jonchées de coquilles, de nos premiers routeurs dont l'appartement fut enseveli sous des monceaux d'enveloppes et de journaux, de notre imprimeur d'abord goguenard, puis incrédule et finalement ravi mais toujours patient et généreux.

Je me souviens de ceux qui sont restés et de ceux qui sont partis.

Je me souviens des abandons et des ralliements, des trahisons et des adhésions, des malentendus et des silences, des retards, des erreurs, des pas-de-clerc, des peaux de banane, des chausse-trappes mais aussi des bonheurs, des rencontres, des rires, des bonnes bouffes, des nuits de bouclage, des soirées-catacombes et des dîners-croisières.

Et pour tout cela, pour TOUT cela, je dis : Merci !

Serge de BEKETCH






## TERRIFIANT

 L'Université d'été du Front national se tenant à La Grande Motte, les responsables de la communauté juive de l'Hérault demandent à leurs coreligionnaires de ne pas y venir en vacances cet été. On frémît en songeant que Le Pen aurait pu choisir Deauville...

## HOULLON, VA !

 Houillon, hélébre député de Pontoise, a harrément ahussé le Front national d'être responsable de la déhision du maire sohialiste de hette ville de honsacer un pont de la ville à la mémoire de Mitterrand et d'avoir déhidé de retenir la date du 18 juin pour hette hélébration.

## CONNIVENCE

 Sur ordre de Toubon, le parquet enterre deux scandales. A gauche, l'affaire des écoutes de l'Elysée ; les sbires de Mitterrand qui ont espionné des centaines de personnalités sont blanchis. A droite, l'affaire Longuet ; l'ex-ministre n'expliquera pas pourquoi les mêmes entrepreneurs ont surfacturé des travaux au Département dont il est le patron et sous-facturé des travaux dans la villa de Saint-Trop dont il est propriétaire... Tant qu'à faire, on pourrait confier la justice aux Pompes funèbres générales.

La France, ce n'est pas seulement Jeanne d'Arc, c'est aussi Jean Moulin."

Décidément, ce pathétique ahuri de Léotard n'en manque pas une. Cédant, comme l'ensemble de la mafia politicienne, à l'espèce de panique qui semble se répandre devant le caractère inéluctable du ralliement d'un nombre sans cesse croissant de Français aux valeurs nationales, il a voulu brandir, contre Le Pen, l'arme de l'Histoire. Et donc, opposer à l'héroïne de la patrie célébrée emblématiquement par le Front national un autre personnage historique dont la légitimité éclipserait, en quelque sorte, celle de Jeanne qui, tout de même, gêne un peu par sa volonté proclamée de "bouter l'étranger hors de France".

Dans l'interminable martyrologe des Résistants français, des milliers de noms pouvaient s'imposer pour reprendre le flambeau de la Pucelle. En six siècles, de Bayard à Bastien-Thiry, ce n'est évidemment pas le choix qui manque. L'Histoire de la deuxième guerre mondiale, à elle seule, offre des centaines de héros magnifiquement illustrés dans la lutte pour la libération du territoire et contre lesquels rien ne peut être retenu.

Calamité ! Il a fallu

que l'éphémère et brouillamineux ministre de la Cuculture de la collaboration libéralo-socialiste choisisse, pour l'opposer à la figure la plus pure de l'Histoire de France, l'un des personnages les plus contestables et les plus douteux du "Who's who" de la deuxième guerre mondiale.

En 1990, l'écrivain Charles Benfredj, avocat à la Cour de Paris et spécialiste de l'histoire de la Résistance, publiait L'Affaire Jean Moulin, la contre-enquête, livre préfacé par Jacques Soustelle, ancien chef des services de renseignements de la France Libre.

Ce que l'on appelle un "ouvrage autorisé". Et d'autant plus autorisé que son auteur ne peut pas être soupçonné de sympathies collaborationnistes ou révisionnistes : Charles Benfredj, héritier d'une grande famille israélite libérale, est en effet un commentateur passionné des grands textes de la tradition juive, sujet qui sert de trame à un livre aussi beau que mystérieux Le Méridien des ombres.

Que raconte Benfredj ?

Qu'en juillet 1940, c'est-à-dire après trois mois d'occupation, celui dont Léotard prétend faire l'équivalent moderne de Jeanne d'Arc se laissait com-

plaisamment photographe, souriant et détendu, en compagnie du général baron von Gutlingen, alors Feldkommandant de Chartres. Lequel baron lui remit un portrait ainsi dédié : "A Monsieur le préfet Jean Moulin, mon très distingué collègue et hôte" et lui écrivit, deux mois plus tard, la lettre suivante : "Je crois que nous nous sommes compris, l'un et l'autre (...). Mon désir est que votre collaboration avec le nouveau commandant se tienne dans les mêmes voies que nous avons suivies."

On conviendra que ce satisfecit attribué par l'occupant à une haute autorité du pays occupé pour la qualité de sa collaboration ne constitue pas à proprement parler un brevet de résistance.

C'était, dira-t-on, au début de l'Occupation et Jean Moulin y avait quelques excuses. Sans doute.

En avait-il autant en janvier 1942 lorsqu'il se rendit sans barguigner à Vichy, répondant à une convocation de Laval ? En avait-il encore quand, en février 1943, il ouvrit à Nice la galerie de tableaux Romanin où le gratin de la collaboration et de l'armée d'Occupation se pressait aux vernissages ? En avait-il, des excuses, lorsque, sous prétexte de réorganisation et d'efficacité, il mit l'ensemble des

# Nouvelles

## Léotard fait du





# du Marigot vent avec Moulin

mouvements de résistance sous tutelle communiste et autorisa le parti stalinien à avoir un représentant dans la France Libre ? Et ce alors que le parti communiste, dirigé par le déserteur Thorez, avait organisé le sabotage de l'effort de guerre français, approuvé le pacte germano-soviétique, recommandé la fraternisation avec le soldat allemand, tenté d'obtenir des autorités d'occupation l'autorisation de republier L'Humanité interdite par Vichy, exclu les militants antiallemands, fait abattre les résistants nationalistes et dénoncé ses propres membres quand, dans le combat de libération, ils s'éloignaient de la ligne définie par Moscou.

Au vrai, Moulin fut objectivement un agent de Moscou. C'est d'ailleurs très probablement la raison pour laquelle il fut dénoncé à Caluire aux Allemands qui exploitèrent les pulsions suicidaires qu'on lui connaissait après plusieurs tentatives de mettre fin à ses jours. René Hardy, grand résistant de droite littéralement persécuté par les communistes, qui tentèrent par tous les moyens de salir son combat en l'accusant de trahison, fut, au Minute de la grande époque, où il survivait en faisant du "rewriting", un aîné attentif à

m'éclairer sur les réalités cachées de la Résistance. Chaque fois que l'affaire Jean Moulin, qui l'avait brisé, venait dans nos conversations, il me répétait que Moulin avait été "donné aux Allemands" sur ordre de Londres. Et que cette décision avait été prise parce que l'on ne voyait plus d'autre moyen d'enrayer la véritable opération de captation des Forces françaises de l'Intérieur que "Max" avait entreprise au bénéfice de la stratégie stalinienne.

A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que cette stratégie consistait, et consista jusqu'au bout, à enrayer par tous les moyens l'avance des armées de libération afin de permettre à l'Armée rouge d'occuper le territoire du Reich avant que les Anglo-Américains n'eussent franchi le Rhin. Ce qui, conformément aux accords de Yalta, aurait assuré à l'Union soviétique le contrôle de la quasi-totalité de l'Europe.

Objectivement, en donnant au parti stalinien un rôle déterminant dans la direction des mouvements de Résistance, Jean Moulin servait, comme tous les communistes en France, non pas les intérêts de la France mais les ambitions panslavistes du dictateur rouge.

Quant à la vie privée et aux mœurs du per-

sonnage que Léotard a l'impudence de comparer à la Pucelle d'Orléans, on laissera à celui qui fut l'ami intime et le collaborateur de Max, le collectionneur et écrivain Daniel Cordier, fer de lance de la revendication homosexuelle, le soin d'en dire plus dans ses ouvrages.

Le Choix d'un destin, qu'il publia en 1989 chez Lattes, est parfaitement édifiant.

Décidément, Léotard a bien mal choisi son exemple. Il aurait pu préférer d'Estienne d'Orves qui, au moment où Jean Moulin posait avec le général baron von Gutlingen, organisait un réseau de résistance, engageant ainsi un combat qui allait le conduire, un an plus tard, devant le peloton d'exécution. Il aurait pu choisir Michel de Camaret, Compagnon de la Libération et commandeur de la Légion d'honneur ; il aurait pu choisir Jean-Baptiste Biaggi, héros de la Résistance armée, ou Roger Holeindre qui s'empara seul, à quinze ans, d'un nid de mitrailleuses allemand. Seulement voilà, tous ces résistants sont au Front national et d'Estienne d'Orves était d'Action française...

On comprend que le déserteur Léotard ait préféré un franc-maçon crypto-communiste.

## BARRAGE



"Il faut faire barrage au Front national", a déclaré Léotard. Les barrages, il connaît de famille. Son père était maire de Fréjus au moment de la catastrophe de Malpasset qui ruina la ville mais pas les Léotard. Ce drame suscita en France un élan de solidarité si important que l'on ne put jamais connaître le montant précis et la répartition des sommes collectées.

## FAN



Phi-phi Doudou a apporté son soutien au gang de rappeurs "Nique-Ta-Mère" interdit dans le Var sur intervention conjointe de Jean-Marie Le Chevallier, maire de Toulon, et du préfet du département. Rappelons quelques exploits récents de ces crâpules allogènes dont le Crétin-des-Pyrénées est un "fan".

## INSULTES



Les membres du gang, Bruno Lopes et Didier Morville, sont inculpés pour avoir insulté publiquement la police et la justice et appelé à l'assassinat de policiers. La salle entière écoutait, bras levé et majeur tendu en faisant le "doigt d'honneur"... Les policiers apprécieront.

## PAS PERDU



Bruno Mégret constatait que Léotard avait "perdu les pédales" ; on sait maintenant que c'est Douste-Blazy qui les a retrouvées.





# Traditions

Par Michel de l'Hyerres

**N**ous nous souviendrons du jeudi 30 mai 1996, jour où le juge Tchalian voulut humilier Serge de Beketch : ce fait illustre une nouvelle fois l'essence de la République, ce qui nous conduit aujourd'hui à approfondir le phénomène.

Le grand Charles Maurras, mort au bagne en 1952, avait depuis le début de ce siècle, de son regard sans concessions, décelé le mystère et c'est en 1937 que, revoyant son œuvre, il allait, dans une large synthèse, condenser sa pensée dans *Mes Idées politiques* (éditions Albatros), dont voici un extrait intitulé "Les Quatre Etats confédérés" (p. 236) :

1. Les quatre Etats confédérés : Dans un conseil des ministres tenu en septembre 1898, comme les derniers adversaires de la révision du procès Dreyfus dénonçaient la puissance des juifs, des protestants et des francs-maçons, M. Henri Brisson, président du Conseil et ministre de l'Intérieur, défendit énergiquement les trois groupes mis en cause et s'écria, au cours de ses déclarations, que les juifs, les francs-maçons et les protestants étaient L'OSSATURE DU REGIME REPUBLICAIN. Pour que cette ossature soit bien complète, il faut y ajouter un groupe injustement omis par M. Brisson, le groupe étranger des métèques installés en France à la place des Français, et protégés et favorisés par les lois de la République "française".

Ces quatre oligarchies, de nature profondément internationale, toutes-puissantes et régnautes, ont été appelées les quatre Etats confédérés.

Nous nous rendons d'ailleurs compte qu'il faut faire une distinction entre les protestants, et nous l'avons faite : beaucoup d'entre eux se sont profondément enracinés de cœur et de chair dans la terre de France, ni leur patriotisme, ni leur nationalisme ne peut être mis en

## Un juge d'instructions s'active

cause, mais les plus "avancés" d'entre eux se sont laissés dénationaliser. C'est à une équipe essentiellement protestante que nous devons l'école primaire anarchique, fondation des Buisson, des Pécaut, des Steeg, tout-puissants dans l'Etat.

(Précisons que nous considérons comme Maurras le mot "métèque" dans le sens n° 1 du Petit Robert : "Etranger domicilié en Grèce, qui n'avait pas le droit de cité". Nous emploierons le substantif "étranger".)

A ce principe des "quatre Etats confédérés" il conviendrait d'ajouter trois nouveaux participants : les communistes, les musulmans et les catholiques conciliaires ralliés à cette confédération, ce qui porterait son nombre à sept.

Il existe donc en France, d'une part, le "pays légal", cet énorme conglomérat qui se nomme lui-même "Pacte" ou "Front républicain", animé par la "pensée unique", c'est-à-dire totalitaire, disposant de tous les pouvoirs : justice, police, médias, enseignement, finances, aide sociale, syndicats, etc., à la fois de droite et de gauche, et, de l'autre, le "pays réel", composé de ce qui subsiste encore de peuple français, un peuple déboussolé, malmené, diminué, avili, taillable et corvéable à merci, difficilement défendu par une poignée de monarchistes, les catholiques de tradition et le Front national... et c'est tout.

Mais c'est encore trop pour le Conglomérat !

Serge de Beketch appartient à cette société traditionnelle qu'il défend avec son courage et son talent : ce qui déplaît au pouvoir jacobin et à ses affidés qui, au nom d'une "liberté" prétendue et de "Droits de l'homme" allégués, ne veulent souffrir ni cette liberté, ni ces droits dès que s'en réclament leurs adversaires.

Comme le faisait remarquer S. de Beketch dans son émission du 4 juin sur Radio Courtoisie, le juge Tchalian, qui est d'origine arménienne et appartient ainsi à un peuple cruellement traité en son temps par les Turcs, aurait pu ménager notre directeur, lui-même originaire d'une famille d'Europe Centrale persécutée et poursuivie par les mêmes...

Et là se pose la question essentielle : est-on français par le sang, par le cœur ou par le papier ?

Jeanne d'Arc, qui était de sang français, nous donne par sa piété, son action et sa mort une première réponse : on est français par la naissance, par la foi et par le sacrifice. On peut être ensuite, mais ensuite seulement, français par désir, par amour, lorsque d'origine étrangère, quelle que soit la couleur de sa peau. Puis apparaît la troisième catégorie, moins reluisante : le Français alimentaire que nous qualifions de "Français de papier", parfois de sang français et qui demeure pour nous un étranger.

Le juge Tchalian a opté pour le patriotisme jacobin : il est de ce fait, bien que muni d'une carte d'identité authentique, étranger à notre société traditionnelle mais titulaire d'un poste d'autorité qui lui permet de traiter comme une bête un homme qui aime la France d'amour et précisément en raison de cet amour.

Ce magistrat méprise le peuple qui lui a donné l'hospitalité. C'est un bon républicain.





# Autres Nouvelles

## La chronique d'Henri le trappeur

La CGT annonce 58 agressions de bus dans le Val-de-Marne depuis le début de l'année.

**Lundi 13 mai :** Les poulets français et hollandais mettent fin à un trafic de poudre de perlimpinpin entre Paris et Rotterdam.

**Mardi 14 mai :** A Nantes, une bande de castors est arrêtée pour avoir organisé des rodéos.

**Mercredi 15 mai :** A Paris, le castor Karim noie le bébé-phoque Jean-Jacques pour lui voler son blouson.

**Vendredi 17 mai :** A Paris, le castor Amar est roué de coups et poignardé par sept pingouins menés par Ibrahim et Mamadou. Quand les prédateurs se bouffent entre eux, les bébés-

phoques respirent.

**Samedi 18 mai :** Notre consœur Julie Forestier donne dans Présent le témoignage bouleversant d'une bébé-phoque persécutée par les castors à Lucé.

**Lundi 20 mai :** A Nice, en défendant Virginie, victime d'une tentative de viol par les castors Karim, Saïd et Faouzi, Joseph meurt poignardé.

A Evry, Olivier le bébé-phoque est passé à tabac par une bande d'animaux à fourrure.

**Mercredi 22 mai :** A Troyes, aux Char treux, cinq poulets sont attaqués par une meute de castors.

Au Mans, les castors sèment la panique au tribunal lors du procès de trois d'entre

eux, Rachid, Khalide et Lahcen, qui com paraissaient pour le vol de la caisse d'une boulangerie.

A Sainte-Geneviève-des-Bois, le taggag coûte 600 000 francs par an à la municipalité.

Dans Faits et Documents, Emmanuel Ratier cite un rapport du député Dell'Agnola (RPR) : la proportion de castors et pingouins dans les cages est de 30,8 % en province et 43 % à Paris, alors que leur nombre officiel atteint à peine 8 % de la population totale. La dangerosité de ces espèces transplantées est donc quatre à cinq fois supérieure à celle des hôtes naturels de nos régions tempérées.

### MENACES



Ces tarés chantants ayant attaqué "la justice sur laquelle je pisse", les magistrats jugeront. Quant aux policiers municipaux, ils sont prévenus : le gang exige "des balles pour la police municipale". Ce n'est pas une menace en l'air puisque le chef de gang a été condamné pour détention d'arme prohibée après une descente de police à son domicile où il planquait un meurtrier recherché.

### BRUTE



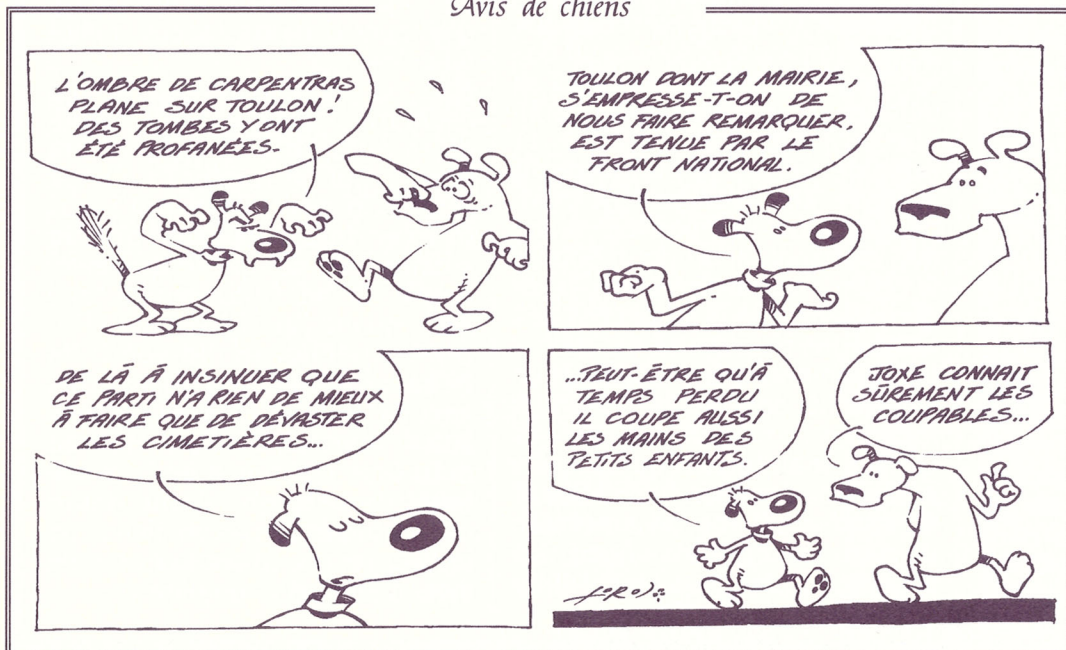
Son lieutenant, quant à lui, a écopé de deux mois de prison avec sursis pour avoir passé à tabac un passant qui s'indignait du traitement que la brute faisait subir à son chien. Avec un tel palmarès, on comprend, effectivement, que le successeur de Jack Lang ait cru nécessaire de témoigner sa sympathie à cette racaille.

### NATIF



La semaine dernière, les gazettes nous apprenaient qu'un certain A..., élève au lycée Pon-Pon, au lycée Pon-Pon, au lycée Pompidou de Ville-neuve-la-Garenne, avait massacré une enseignante à la batte de base-ball. A... comme André ? Comme Albert ? Comme Arthur ? Comme Athanase ? On n'en disait rien. En fait, c'est A... comme Amezine. Vieux prénom garennois.

### Avis de chiens





# Cohenneries

Par J. Cohen

## A vos Shoah !

J'ai perdu la notion du temps. Le phénomène est connu des spéléologues. Les séjours prolongés dans un gouffre font disparaître les repères chronologiques. Je peux témoigner qu'il en est de même dans les caves. Cette constatation jette la plus grande confusion dans ma tête. Mon Dieu, combien d'années se sont-elles écoulées depuis la profanation du cimetière juif de Carpentras ? Combien de juges d'instruction se sont-ils succédé pour chercher les responsables de cette action antisémite caractérisée ? Qu'est donc devenu son principal témoin à charge, Pierre Joxe ? S'est-il, lui aussi, réfugié dans une cave ? Et Toubon ? Porte-t-il toujours une kippa pour manifester sa solidarité avec son électorat du peuple élu ? L'heure d'été s'applique-t-elle aux heures les plus sombres de notre histoire ? A-t-on enfin détruit Carpentras ?

Trop d'incertitudes pèsent sur les réponses pour que je prenne le risque de sortir de ma cave. Une seule raison pourrait m'attirer au dehors : fêter comme il se doit avec les quelques rares amis qu'il me reste le centième numéro du Libre Journal et témoigner ma sympathie à Serge, victime des sbires de l'anti-France. Je ne doute pas que les choses changeront lorsque Chirac et la droite RPR-UDF prendront enfin le pouvoir. Pour sûr, ils ne se laisseront pas intimider par le terrorisme intellectuel et la pensée unique. Je me suis même laissé dire qu'ils réviseraient aussitôt la loi Gayssot. Vivement demain !

En attendant, pour lui apprendre à me confondre, je tue le temps comme je peux. J'ai essayé de résoudre un problème de physique élémentaire. Sachant que le volume de ma cave est de 30 mètres cubes et que le monoxyde de carbone dégagé par les voitures à moteur Diesel inventé (s'en étonnera-t-on) par l'ingénieur allemand Rudolf Diesel entre par le soupirail à raison de 2,7 millimètres cubes par heure, quelle est la fréquence FM de Radio Shalom ?

Question subsidiaire : si l'on veut bien considérer qu'après les sept moines décapités par les intégristes islamistes du GIA sept contrôleurs de la RATP ont été tabassés par des "jeunes" le 7 juin à Montrouge et qu'à cette même date sept immigrés ont entamé une grève de la faim à Lille pour obtenir la régularisation de leur droit de séjour, peut-on raisonnablement maintenir le mandat présidentiel à sept années ? J'ai renoncé à trouver les réponses au bout d'une semaine. D'ailleurs, je me suis attelé à une autre tâche. J'ai entrepris de vérifier les comptes de Roger Garaudy. Pas facile. Même en utilisant la preuve par six, le résultat de mon addition ne colle pas avec le sien. Peut-être est-ce parce que je n'arrive pas à me concentrer. Faut dire que les nouvelles qui me parviennent du monde extérieur m'inquiètent de plus en plus. Comble de l'horreur, les naïades de l'équipe de France de natation rythmique voulaient présenter aux Jeux olympiques d'Atlanta un ballet évoquant l'Holocauste. Pour sa défense, leur entraîneur a expliqué qu'il entendait ainsi œuvrer pour perpétuer la mémoire du martyr juif. Mon œil ! A l'évidence, c'était une nouvelle tentative de banalisation de la Shoah. Si cela n'avait pas été le cas, pourquoi les nageuses n'ont-elles pas revêtu des pyjamas rayés, hein ? On commence par les bains et ça finit par les douches !

Il y a pire.

On sait maintenant que le plus ardent pourfendeur du racisme et de l'antisémitisme est en réalité un nazi. Quel terrible choc ! Qui pouvait imaginer que sous l'abbé

Pierre percerait un jour Martin Bormann ? Seule ma concierge m'avait mis en garde. Pourquoi, m'avait-elle fait remarquer un jour, porte-t-il toujours un béret et ne se rase-t-il jamais ? Il y avait aussi cette histoire de lunettes dont n'importe quel bon observateur n'aura pas manqué de noter les montures démodées. Bormann ne portait-il pas les mêmes, avait-elle insisté ? N'était l'irréfutabilité de l'inexistence d'un prétendu lobby juif prouvée par tous nos médias et nos responsables politiques, sa tentative de me convaincre de l'imposture de l'abbé Pierre m'avait presque amené à penser qu'elle en était un agent. Aujourd'hui, dois-je l'avouer, j'ai honte d'avoir eu cette pensée. Comment, l'espace d'un bref instant, avais-je pu soupçonner d'une telle duplicité cette brave femme dont le seul fait qu'elle fasse des ménages chez Georges-Marc Benamou et Serge Klarsfeld constitue le gage incontestable de sa totale indépendance d'esprit ? Non ; perspicace, elle avait simplement compris avant tout le monde que l'abbé Pierre a créé les Chiffonniers d'Emmaüs à seule fin de visiter les caves et les greniers et ainsi, sans avoir l'air d'y toucher, de débusquer les juifs qui, comme moi, s'y terrent pour échapper à la Bête immonde. Décidément, il me faut redoubler de vigilance. Je me demande d'ailleurs si monseigneur Gaillot lui-même... ?

Mais on frappe à la porte de ma cachette. J'ai peur. Les Chiffonniers auraient-ils retrouvé ma trace ? Ouf, je respire ! Ce n'est que mon psychiatre qui vient m'examiner. Il paraît que je souffre d'un complexe de persécution. Ce serait congénital (oui, ADG, quand j'ai trop bu aussi !). Il n'empêche, je me sentirais beaucoup mieux si Carpentras était delenda. Et Toulon par-dessus le marché, où l'on voudrait nous faire croire que les profanateurs de la tombe d'une dame catholique n'ont pas été fichus de trouver un pic de parasol pour se livrer à leur acte abominable.





# Et c'est ainsi...

Par ADG

L'humanité aime les chiffres ronds et ce, depuis la plus haute antiquité. Quoi de plus satisfaisant pour le cœur et la main de l'honnête homme qu'une grosse, soit douze douzaines d'huîtres attendant avec stoïcisme le préliminaire du vinaigre blanc à l'échalote, immédiatement suivi par le feulement discret de la fourchette tranchant 144 pieds ? Et ce kilomètre qui fait 1000 mètres sans jamais barguigner ? Et cette aimable tonne qui pèse, sans jamais varier d'un gramme, ses dix petits quintaux bien alignés autour d'elle, comme une portée de porcelets autour de la mère truie, n'est-elle point émouvante ? Je ne citerai que pour mémoire, et afin de le glorifier, l'immuable hectare, source de toute propriété individuelle, qui ne déroge jamais de ses cent ares bien calés et imbriqués les uns dans les autres avec ordre et méthode, sauf quand il se transforme en dix mille sympathiques mètres carrés qui nous semblent d'un troupeau de moutons disciplinés qui descendent de leurs alpages pour être transformés en grailou pour vaches dingues.

De tout ce qui précède, on induira que les Anglais se sont mis au ban de ladite humanité avec leurs abrupts miles de 1609 mètres, leurs yards de 91,44 centimètres, sans parler de leurs acres, de leurs square yards, de leurs fluid ounces, de leurs gallons et de leurs maudits hundred-weights, que le diable les soupèse et les mesure à notre aune !

Louons donc le mari de notre directrice d'avoir imposé à notre journal le rythme décadaire qui fait fi du bancal hebdomadaire, refuse le quinzomadaire ingrat et nous permet

## CENT TOUT ROND

**Séances des poids et mesures - Nécessité du décadaire - Décision ferme - Pas de grandeur consécutive**

de paraître trois fois dans un mois quand un minable mensuel ne paraît qu'une fois. Tous les dix jours, voilà l'avenir ! Dieu, au lieu de ne se reposer qu'une courte journée - bien insuffisante au regard du boulot qu'il a étalé - disposerait ainsi selon les normes beketchiennes d'un gros pont de quatre jours pour réfléchir un peu à la condition hybride de l'ornithorynque, au sort peu enviable de la grosse femme foulani (qui connaîtrait également un répit : au lieu d'être battue tous les dimanches, ce serait une fois le mardi, une fois le jeudi), ainsi qu'aux conditions climatiques qui règnent rue de la Glacière où le cousin pauvre attend l'autobus n° 21 en s'abritant sous un mince maillochon.

Oui, la semaine de dix jours serait une avancée sur le plan social et je pense que le mois se porterait mieux s'il comportait cent jours, une année mille, ce qui nous mettrait le siècle à cent mille jours, nombre autrement plus prestigieux que les plus ou moins 36 500 qu'il arbore présentement.

Tout cela pour dire que le numéro 100 du "Libre Journal de la France courtoise" est dans le droit fil du petit bout

de la raison pure que seuls les sots se sont mis en tête de critiquer. Le chiffre cent, pour peu magique qu'il soit selon Nicolas Bonnal, impraticable à mettre dans la gibecière d'après Joseph Grec mais musical selon Delaigle (rubrique Cent Portées), a du moins quelque chose de rassurant dans sa rotondité, de futuriste dans sa locomotion mais évoque en même temps toutes les valeurs anciennes dont nous nous réclamons.

Je me souviens quand, pour la première fois, j'ai franchi l'impressionnante barre des cent kilomètres/heure en automobile : c'était vers la fin des années cinquante, à bord de la Juva 4 familiale qui nous emmenait (six enfants, plus deux parents, plus peut-être la gentille femme que mon père persistait à appeler sa "belle-mère" alors que je savais bien qu'elle n'était autre que ma grand-mère, sans parler des matelas, de la batterie de cuisine, du matériel de camping et des épuiettes) vers La Baule ou Pornichet. Dans une descente, mon père atteignit ce chiffre fabuleux et nous le fit savoir, avec une modestie qui cachait mal un enthousiasme triomphant et je crois bien que rien, de ce jour, ne m'a moi-même autant épaté...

Depuis, j'ai sans cesse veillé à ne pas dépasser le cent : il en va ainsi de mes propres kilogrammes que je maintiens à la frontière du quintal et, j'ai le regret de vous en informer, de ma participation au "Libre Journal" que j'interromps avec ce numéro, conscient que je suis d'avoir épuisé, en cent articles, à la fois le fond de ma pensée et la patience des lecteurs.

Au revoir donc, car c'est ainsi...





## Carnets

par Pierre Monnier

— C'est rigolo !... Il y a de quoi rire énorme tellement c'est bidon !... Gros comme une maison !... Ça se voit de loin !...

— Quoi donc ?

— Les efforts du pouvoir et des médias pour tenter de remettre le parti communiste en selle !...

— Et pourquoi veulent-ils remettre le parti communiste en selle ?

— Parce que, sans rien céder de leur volonté de combattre, les travailleurs retrouvent chaque jour la patrie et votent de plus en plus pour le Front national... Et ça, ça les emmerde !...

\*\*\*

Tous les groupes ont honoré les sept moines assassinés, sauf le Front national qui n'avait pas été invité. Ce sont les champions de la lutte contre l'exclusion qui ont exclu cinq millions de Français...

C'est méchamment pitoyable... Et c'est très con. Ce qui n'a rien d'étonnant.

\*\*\*

Après la manifestation du Trocadéro, les organisateurs pleurnichent... "Non ! Nous n'avons pas exclu le Front national !... C'est pas vrai !... C'est pas nous !" Ces demeures n'ont même pas le courage de leurs saloperies...

\*\*\*

## Stratégies

### Argent : quand le chasseur manque sa cible

Métal très précieux sous l'Espagne d'Isabelle la Catholique (elle ordonnera que l'on jette le platine, valant beaucoup plus cher aujourd'hui, à cause de sa ressemblance avec l'argent, "plata" en espagnol), l'argent ne s'est jamais remis de l'OPA mondiale lancée en 1979 par Nelson Bunker Hunt ("chasseur", en anglais). Le cours de l'argent avait été multiplié par 11,6 entre 1970 et 1980, passant en quelques mois de 6 \$ à 50,35 \$ l'once. Mais, en 1992, il n'était plus qu'à 19 % de son niveau. Il faut dire que l'argent n'a guère d'utilisation en dehors de la bijouterie, de l'électronique et de la photographie, et la monnaie en argent se fait extrêmement rare. Certains pays stockent encore l'argent comme l'or, en réserve bancaire ; c'est le cas notamment des Etats-Unis. En 1965, la production mondiale était de 8 340 tonnes. Le Pérou venait de s'emparer de la première place au détriment du Mexique (1 284 tonnes contre 1 254 tonnes). A la troisième place, on trouvait les Etats-Unis (1 213 tonnes), puis le Canada (1 025), l'URSS (840) et l'Australie (526).

En 1972, la production mondiale a plus que doublé (16 717,4 tonnes). Le Canada est en tête, avec 1 508 tonnes, suivi par le Pérou (1 496), l'URSS (1 250), le Mexique (1 166) et les Etats-Unis (1 158). Au fur et à mesure que le cours de l'argent monte, la production, elle, baisse. En 1979, alors que la production mondiale était de 10 889 tonnes, l'URSS prenait la première place (1 550 tonnes), le Mexique restait second (1 537), puis l'on trouvait le Pérou (1 331,5), le Canada (1 184), les Etats-Unis (1 163) et l'Australie (826). Septième en 1965, le Japon tombe à la neuvième place, dépassé par la Pologne et le Chili. Le Mexique reprend la première place dès l'année suivante pour sept tonnes (1 557 contre 1 550) et ne devait plus la quitter. En 1985, la production mondiale repasse à 13 418 tonnes, dont 2 153 tonnes pour le Mexique. Le Pérou a repris la seconde place à l'URSS (1 909 contre 1 620), les Etats-Unis dépassent le Canada (1 226,5 contre 1 197). L'Australie reste sixième. En 1986, le Canada reprend sa quatrième place et, alors que la production mondiale

baisse de 63 tonnes, celle du Mexique augmente de 154 tonnes, ce qui lui permet d'accroître son avance.

En 1993, la production mondiale est de 14 652 tonnes. Le Mexique occupe toujours la première place avec 2 127 tonnes, les Etats-Unis occupent la seconde place avec 1 645 tonnes, puis suivent le Pérou (1 615), l'Australie (1 152), le Chili (970) et le Canada (888). La production de la CEI est de 1 200 tonnes mais elle est divisée entre le Kazakhstan (647 tonnes, huitième) et la Russie (497 tonnes, neuvième). La France produit 12 tonnes d'argent, ce qui couvre 64 % de ses besoins.

Pour l'année 1994, le Mexique est toujours en tête avec 2 327 tonnes, le Pérou reprend la seconde place (1 731), les Etats-Unis suivent (1 382), puis viennent l'Australie (1 045), le Chili (983) et le Canada (741). Jadis premier producteur mondial grâce aux célèbres mines d'argent de Potosi, exploitées par l'Espagne coloniale, la Bolivie stagne aux alentours de la dixième place avec une production de l'ordre de 35 tonnes.

**Henri de FERSAN**





# Mon Journal

par Séraphin Grigneux, homme de lettres

Le 9 juin 1996

Je me suis réveillé ce matin d'humeur joyeuse et le cœur en fête. Des rayons dorés filtraient à travers les persiennes. Des oisillons pépiaient dans leur nid sous ma fenêtre. Je ne voulus pas gâter mes bonnes dispositions en posant à terre un pied inopportun. Aussi sautai-je gaiement hors du lit les deux talons en avant. Le dérapage folâtre de ma carpette amena un atterrissage sur le dos dont la brutalité ne parvint pas à éteindre mon sourire badin !

Afin de nourrir l'inspiration élégiaque qu'admirent mes lecteurs, j'entrepris peu après de flâner sous les frondaisons d'une promenade parisienne. Le soleil semait l'allée de louis d'or à travers les feuillages. Il arrivait parfois que les chauds arpegges d'un merle parvinssent à dominer le grondement incessant des voitures. L'air doux et parfumé de juin se trouvait à peine gâté par les gaz d'échappement.

Mon attention fut tout à coup attirée par les vociférations d'un individu qui gesticulait au bord du trottoir. "Il est déjà ivre", me dis-je en me remémorant avec indulgence les pochards de ma jeunesse qui, d'une voix pâteuse, haranguaient les passants. L'homme d'aujourd'hui présentait pourtant bien, vêtu façon mylord, l'attaché-case coincé sous le bras. Je m'approchai. Il criait : "Ne coupez pas, Mademoiselle". Il n'y avait pourtant à portée de vue aucune personne du sexe animée d'intentions castratrices. J'allais juger fou le quidam lorsque je m'avisai qu'il tenait devant son visage un de ces téléphones portables qui se

répandent actuellement plus vite encore que le sida.

Mes contemporains sont ainsi faits qu'ils ne peuvent supporter de se trouver seuls avec eux-mêmes. Ils éprouvent un si vif vertige devant le vide de leurs têtes qu'ils veulent constamment en peupler de bruit le silence. C'est vrai chez ceux où la sonnerie du téléphone perce difficilement le vacarme de la télévision. C'est vrai aussi jusque dans le métro où des tapages cadencés de marteau-pilon s'échappent des oreillettes de braves jeunes gens qui, la lippe basse et le regard éteint, hochent en mesure, leur casquette à l'envers.

Et maintenant il faut que le bruit se partage à tout moment avec autrui. Il ne suffit plus que le téléphone vous sonne comme un laquais chez vous. Il doit pouvoir, tel le "Big brother" d'Orwell, vous surprendre partout et vous obliger à partager votre intimité avec vos

voisins de l'instant.

L'autre jour, dans le TGV, un personnage braillait derrière mon siège : "Mais, Monsieur le directeur, vous avez...". "Une tête de veau", hurlait un homme à ma droite, avec des pommes de terre en robe-des-champs..." "Assortie à la couleur de mes yeux", flûtait à tue-tête une dame devant moi. Et, quand ils n'ont personne pour dialoguer, tous ces braves gens, afin de pouvoir au moins s'écouter, enregistrent sur une petite machine les moindres perles qui tombent de leurs lèvres. Et moi qui en suis encore à prendre au crayon des notes parcimonieuses sur le dos d'une enveloppe ! Hier, j'ai vu un homme apparemment distrait réverbère. Il a aussitôt porté son dictaphone à la bouche et crié dedans : "Aïe !-

**P.C.C  
Daniel  
Raffard  
de Brienne**

## Sous mon béret

Feux d'artifice

L'homme déglutissait, les yeux fixés vers un cumulus énorme accroché à la Tour Eiffel, des morceaux entiers de métal rouillé et de plastique mou, avant que, sous les applaudissements d'un conglomérat humain, n'exploient les premières lumières oranges, vertes et rouges. Des entrelacs de fils électriques rejoignaient dans l'espace céleste des étincelles qui retombaient en pluies brillantes sur les rives de la Seine. L'embouteillage du siècle commençait à bloquer la Concorde et la rue de Rivoli n'était plus qu'invectives et coups de pieds dans les carrosseries.

— C'est un homme étrange, dit le Capitaine Thon. Un cracheur de feu comme on n'en fait plus. Il traverse aux clous et puis, hop, en trois coups de dents il croque, disloque, anéantit puis restitue les trois éclairages. Pour fêter le numéro 100, il n'y a pas mieux. Paris bloqué ! Les sons et les lumières ! La fin des carrefours ! La liberté ! Les étincelles de la vie !

— Quelle est son origine ? m'enquis-je.

— Un ancien coureur cycliste. Lors de la dernière étape de son dernier Tour de France, il avait été lui-même absorbé par le peloton à l'entrée de la porte Maillot. Depuis il en connaît un rayon sur cette surprenante anthropophagie qui vit gonfler des boyaux dans un crispant et criard travail à la chaîne. Mais partons vite au journal... Par les égouts, il n'y a pas d'autre solution.

Bientôt dans la sourde chaleur de l'amitié, ADG proposa un verre au Capitaine :

— C'est de l'eau de feu avec de l'orange.

— Non. Donnez-moi un verre de rouge.

Son regard fut illuminé quand ses lèvres purpurines effleurèrent le godet de bourgueil au moment où la ville s'anéantissait sous un manteau de tôles.

Joseph Grec





## Paradoxe : la droite défend sa patrie et ou patrie des autres m

par Arnaud G

**C'**est pourtant un homme de droite, Jean Cau, qui sut défendre d'un même cœur la France, l'Europe et le tiers-monde. Une Passion pour Che Guevara le prouve. On croyait alors que le mythe romantique autour de la courageuse figure du Che ne pouvait être revendiqué que par des gauchistes comme Régis Debray. Jean Cau rendit hommage à ce héros révolutionnaire qui affirmait : "La révolution procède d'un immense acte d'amour". Ancien secrétaire de Sartre, Cau était très sévère à l'égard de la gauche, qui lui paraissait malhonnête intellectuellement et froussarde politiquement.

Ayant commencé à gauche et finissant à droite, il n'a cependant jamais épousé les opinions de la droite libérale atlantiste en vogue de l'époque. A travers *La Grande Prostituée*, *Les Ecuries de l'Occident*, *Discours de la décadence*, il fustige l'impérialisme américano-occidental et la civilisation marchande capitaliste. Lui qui avait juste-

ment critiqué l'itinéraire et les options politiques de Régis Debray put s'apercevoir, quelques années avant sa mort, que ce dernier le rejoignait sur la critique de la société de consommation et de l'empire du profit, stigmatisait passionnément "la grande Amérique" et les pays qui lui étaient inféodés, et adoptait un nationalisme barresien et même gaulliste (A demain De Gaulle) qui, en définitive, aspirait à défendre l'indépendance culturelle de la France et de l'Europe.

Est-ce Debray qui abondait dans le sens de Cau ou Cau qui avait rejoint Debray ? Ce qui est sûr en tout cas, c'est que ni le penseur de gauche, ni l'écrivain de droite, n'ont épargné leurs critiques, souvent similaires, aux sociétés modernes.

Le même souci de préserver les communautés populaires contre l'impérialisme américano-soviétique se retrouve, sous la plume d'Alain de Benoist, dans la revue *Eléments* ("Tiers-mondisme et cause des peuples",

puis "Europe, Tiers-monde, même combat").

Nombre de thèmes et d'idées de droite ont aussi été captés par la gauche.

La dénonciation de la société de consommation, par exemple. Cet "héritage de 68" est en réalité un thème maurrassien classique et les partisans de la "Nouvelle Droite" critiquent depuis longtemps avec pertinence et cohérence les ravages de la société m a r c h a n d e .

D'ailleurs, quand, en mai 1968, la gauche critiquait la société de consommation, elle célébrait aussitôt l'industrie des loisirs en beuglant : "Sous les pavés, la plage". Dans un opuscule destiné à la jeunesse, *La Nouvelle Contestation*, Georges Gondinet a fort justement vu dans ce cri une revendication hédoniste de petits bourgeois pseudo-révolutionnaires : "Mai 68, c'est pas la contestation de la misère mais la misère de la contestation".

De même de la critique du libéralisme. Alors que la gauche soixante-huitarde

s'est convertie au libéralisme marchand, la droite maurrassienne et le courant néo-droitier persistent à fustiger ce facteur de dissolution des identités collectives.

La revue *Réaction*, qui a publié treize numéros, n'avait de cesse de critiquer l'individualisme libéral et, parallèlement, l'idéologie atlantiste. La revue *Eléments* titrait, voilà quelques années : "Le libéralisme contre les peuples".

Anti-étatistes (n° 44 d' *Eléments* : "L'Etat, pour quoi faire ?") et antilibéraux, ces courants de droite se prononcent pour une alternative identitaire qui, pour l'un, emprunte le chemin du fédéralisme européen (Nouvelle Droite), alors que l'autre se réclame du nationalisme français (maurrassiens et droites classiques).

Le fédéralisme intégral, incarné par des hommes comme Denis de Rougemont, n'a rien à voir avec l'Europe marchande et mondialiste de Maastricht. Il marche sur les plates-bandes de la gauche européiste tout autant que régio-





omme ça...

## blie celles des autres. La gauche défend la ais oublie la sienne.

uyot-Jeannin

naliste. Un fédéralisme traditionnel bien compris combine l'unité spirituelle et politique (européenne) à la multiplicité culturelle (régionale).

Tenant la nation trop grande pour les petits problèmes et trop petite pour les grands, cette droite fédéraliste est européenne et régionaliste. "Il existe une Europe du Nord et une Europe du Sud. L'une tournée vers la Manche, l'Atlantique Nord et la Baltique ; l'autre vers la Méditerranée. Mais cette réalité, à ne pas sous-estimer, ne doit pas nous aveugler au point de nous faire oublier que le Nord et le Sud constituent les deux faces d'un même ensemble, d'une même unité de civilisation : l'Europe (...). La pire déficience mentale, c'est l'incapacité de concevoir les autres comme différents de soi. C'est vrai au plan individuel comme au plan ethnique. L'intérêt supérieur de l'Europe exige une tolérance mutuelle. La liberté de nos peuples est à ce prix", écrivait Eric Le Naour à la fin des années 70.

A l'inverse, il existe une droite jacobine, symétrique de la gauche centralisatrice.

L'écologie, idée revendiquée par la gauche intégrale, est défendue par des "droitistes" authentiques qui se réclament d'un théoricien célèbre de l'écologie : Alexis Carrel.

La Nouvelle Droite ainsi que la tentative avortée par le groupe de Totalité de fonder une revue, Eden, Ecologie et Tradition, ont été des contre-initiatives culturelles intéressantes.

L'Action française, quant à elle, à l'enseignement de Charles Maurras, a toujours défendue "la politique naturelle", c'est-à-dire une anthropologie traditionnelle fondée sur l'héritage ancestral et l'environnement culturel.

C'est toujours à la fin des années 70 qu'un virage fut pris sur la question américaine. Nouvelle Ecole, revue hautement intellectuelle et scientifique, publiait un numéro sur les Etats-Unis. Certes, l'Action française, même avant la guerre (1), de nombreux fascistes pendant la guerre (2),

Maurice Bardèche et sa revue Défense de l'Occident après la guerre (3) stigmatiseront la "civilisation" impérialiste américaine. Il n'empêche que l'ennemi principal demeurait encore le communisme international. Ce numéro de Nouvelle Ecole fut un véritable détonateur, si bien qu'aujourd'hui la droite nationale, après être passée par l'américanophilie, influencée par des éléments provenant de la Nouvelle Droite, s'affirme un peu plus souvent anti-américaine. La prise de position de la droite radicale dans la Guerre du Golfe, ainsi qu'un antisionisme de plus en plus avoué sont à mettre au profit de certaines revues visionnaires. Bon nombre peuvent se vanter d'avoir été intelligentes, non conformistes, ouvertes aux idées et prophétiques dans de nombreux domaines.

Grâce à elles, la droite radicale possède un corpus idéologique puissant. Il lui reste à rompre avec un anti-intellectualisme juvénile de pure convenance.

(1) Maurras nourrissait une antipathie profonde pour les Etats-Unis et leur culte du veau d'or. Thierry Maulnier, lui, intitulait "Positions contre l'Amérique" un de ses chapitres dans La Crise est dans l'homme (1932). Il critiquait avec force et pertinence le matérialisme bourgeois, l'individualisme utilitaire et le puritanisme anthropocentrique américain.

(2) Les hommes politiques de la Collaboration comme Jacques Doriot, Marcel Déat ou Gaston Bergery et des intellectuels comme Lucien Rebatet ou Pierre Drieu la Rochelle vouaient une détestation commune aux Etats-Unis et à leur allié du moment : le bolchevisme stalinien.

(3) Bardèche, hostile au système de Yalta et à l'impérialisme culturel et économique américain, tenait cependant le communisme pour l'ennemi prioritaire et jugeait la protection militaire américaine nécessaire tant que la menace soviétique pèserait sur l'Europe.





## Le moment est venu de se préparer

**O**n nous l'assure : les guerres internationales ne sont plus à l'ordre du jour puisque les nations sont condamnées par le progrès des hommes et des idées à disparaître dans un avenir proche.

Dans un monde globalisé, sans frontières, sans cultures et sans races ; dans un monde virtualisé par l'informatique où, comme lors de la Guerre du Golfe, l'affrontement charnel entre hommes cède la place à une imagerie télévisuelle digne des jeux informatiques ; dans un monde où les pulsions naturelles sont captées, canalisées et détournées par l'alimentation trafiquée, la pornographie et les psychotropes ; dans un monde où les pressions démographiques sont contrôlées par l'avortement, les flux migratoires et le m é t i s s a g e généralisé ; la guerre, dans ses formes traditionnelles, en tant qu'expression primordiale de l'instinct de vie, n'a évidemment plus de sens.

On peut donc présenter aux peuples, préalablement calmés par le souvenir des deux effroyables tueries de masse de 14-18 et 39-45, la transformation des

forces armées nationales en brigades de police internationales comme un progrès inéluctable et bénéfique.

Depuis quelques années, en Somalie comme en ex-Yougoslavie, le processus a été enclenché, cependant que l'on éradique les armées traditionnelles sous prétexte de simples rajustements économiques.

Cette évolution avait été curieusement prophétisée par les provocateurs de la police tsariste, auteurs, comme chacun sait, du faux grossier dit "Protocoles des Sages de Sion" et dont on se demande comment, avec une telle imagination et une telle clairvoyance, ils ont pu laisser la racaille bolchevique renverser le trône.

### Faussaires mais visionnaires

Enfin, peu importent ses auteurs. Cet étonnant portrait de l'avenir préfigurait les intuitions du Dearborn Independent, le journal de Henry Ford, dans les années 20, les constatations d'auteurs comme Hilaire Belloc ou Douglas Reed et, chez nous, sans remonter à Drumont et Sorel, les ouvrages de Coston, Bordiot, Moncomble

et aujourd'hui Emmanuel Ratier.

Tous démontrent que les faussaires du Tsar avaient vu juste en imaginant l'existence d'un véritable projet totalitaire visant à la mondialisation des sociétés de la planète.

Plus encore que ces livres, le spectacle de l'actualité quotidienne est révélateur de l'avancement du projet.

La proclamation de la croisade anti-irakienne du Nouvel Ordre mondial en 1991 par Georges Herbert Bush obtempérant aux ordres de ses maîtres de la Trilatérale a arraché le voile sur ce qui, pour les gens avertis, était un secret de polichinelle.

La carrière de Clinton, produit de l'éprouvette mondialiste, élevé dans les haras de l'Organisation, éduqué et formé par le penseur de la secte, Carol Quigley, achève le dévoilement dans ses objectifs les mieux cachés. En quatre ans, appuyé sur un état-major dont la composition est d'une homogénéité jamais atteinte dans l'histoire des USA, le crétin des Appalaches est pratiquement parvenu à détruire l'Amérique blanche et chrétienne.

Ruinée, prolétarisée,

désarmée, décultivée ou, comme à Waco, purement et simplement exterminée, elle ne survivra pas, sous sa forme actuelle, à un second mandat du golem de la Maison Blanche.

Devant l'évolution des relations internationales, devant l'aveuglant parti pris de la marionnette du mondialisme qu'est Clinton pour la poupée russe du mondialisme qu'est Eltsine, seuls les incurables naïfs peuvent aujourd'hui ignorer que la Guerre froide ne fut en somme qu'une gigantesque mystification.

### Le Pacte « Vodka-Cola »

Tenus par les mêmes gens, l'un finançant l'autre et l'autre assurant la prospérité de l'un, capitalisme apatride et communisme internationaliste ont joué un extraordinaire numéro de "mano-a-mano" allant jusqu'au sauvetage, en 1945, de la machine policière stalinienne par la machine de guerre rooseveltienne.

Dans son imposant ouvrage *Vodka-Cola*, le syndicaliste américain Charles Levinson ne cèle aucun détail de cette étroite collaboration qui pendant les trois-quarts du siècle lia Washington et Moscou.





## à des déchaînements incontrôlables

Puis, les maîtres jugèrent que l'expérience n'apporterait plus rien à la cause mondialiste et qu'au contraire il devenait dangereux de continuer à pousser des centaines de millions d'hommes à des mobilisations génératrices de pulsions nationalistes et à des frustrations lourdes de réactions antisémites. Gorbatchev, l'homme des Rockefeller, coraqué par Kissinger, fut alors mandaté pour y mettre un terme. Il le fit dans des conditions telles que les peuples de l'ex-URSS, assommés par la misère, livrés aux mafias et jetés dans l'inférieur chaos de la débâcle suivant la glaciation stalinienne, seraient pour longtemps réduits à une totale impuissance. Ainsi prit fin la période dite "de guerre froide", une parenthèse de quarante ans au cours de laquelle on a vu le totalitarisme se développer démesurément à l'Est sous le prétexte purement fantasmagorique d'une menace de guerre nucléaire, cependant qu'à l'Ouest la clique dirigeante s'emparait de la plus grande partie de la richesse produite par l'économie "libérale", sous prétexte d'assurer la "sécurité du monde libre" au prix d'un phénoménal et rui-

neux arsenal...

Au total, les forces constituées par la coalition antinationale sont devenues terrifiantes. Elles dominent sur les plans militaire, policier et "culturel".

A cet égard, Jean-Marie Le Pen a vu juste et tapé où il fallait dans son discours du 1er mai : l'ennemi primordial, qui coalesce en son sein toutes les haines et toutes les hystéries, est bien le mondialisme.

La mission des mouvements de résistance à l'hydre bolcho-capitaliste est donc, plus que jamais, en France comme partout dans le monde, d'avertir, d'éduquer, de démasquer. De former le plus grand nombre possible de citoyens à la connaissance de l'ennemi, de son histoire, de ses buts et de ses méthodes.

### Les peuples vont se révolter

Ce travail d'initiation est décisif. Dans les années à venir, selon qu'il sera ou non bien mené, il décidera du sort de notre société. Pour autant, les mouvements de résistance patriotique n'accéderont au pouvoir ni dans l'immédiat, ni, probablement, par les "voies démocratiques". Le trucage des élections

fait désormais partie intégrante des méthodes de la "démocratie" moderne.

On sait comment la "démocratie" a réagi à la menace de succès démocratique des islamistes aux élections algériennes ; comment elle a manipulé la farce sud-africaine ; comment, en France, de Villiers en Raoult, de Pasqua en Madelin, de Léotard en Guigou, l'électeur n'en finit plus d'être roulé dans la farine "républicaine". A force, tôt ou tard, les peuples vont se révolter.

L'immigration de masse, le libre-échange affameur, l'éradication de toutes les libertés naturelles, la sape de toutes les assises morales et sociales et, très probablement, la famine aboutiront aux mêmes formidables convulsions que toutes les sociétés du monde ont toujours connues dans des circonstances comparables.

Il n'est pas très difficile d'imaginer que ces convulsions déboucheront sur des déchaînements incontrôlables.

C'est à cela qu'il faut, dès aujourd'hui, se préparer, au risque d'être dénoncé comme paranoïaque par les esprits forts du gang médiatique. N'était-ce pas les mêmes ricaneries qui,

voilà vingt ans, n'avaient pas de mots assez cinglants pour railler les imprudents qui s'aventureraient à dénoncer le complot mondialiste ?

### Ils tiennent tout jusqu'à quand ?

Si, aujourd'hui, les Mondialistes, dont on nous jurait il y a un quart de siècle qu'ils n'existaient pas, s'affichent avec une telle arrogance, c'est parce qu'ayant installé leur police de la pensée sur l'ensemble de la planète ils se croient assez puissants pour ne craindre rien ni personne.

Partout ils tiennent la finance. Ils contrôlent les pouvoirs politique, législatif, judiciaire, culturel, économique. Ils maîtrisent les polices et les armées. Ils dirigent les médias et les groupes de pression intellectuels. Enfin, hors quelques traditionalistes, intégristes, fondamentalistes et autres "schismatiques", toutes les hiérarchies religieuses, toutes les sectes, à commencer par les plus puissantes et les plus riches, se roulent à leurs pieds.

Nous reste-t-il vraiment quelque chose pour nourrir un espoir ?

(A suivre)

**Gilbert Monchanin**





## avec Marc Dem et Dan

**Libre Journal : Il y a deux ans, vous avez publié *Le Troisième Secret de Fatima* qui, je crois, a connu un réel succès puisqu'il a dû être réédité ; vous continuez aujourd'hui dans la veine catastrophiste avec 666, l'Antéchrist.**

**Marc Dem :** Nous vivons depuis les origines dans un contexte de catastrophe. Ce fut le péché d'Adam, avec la projection de l'homme dans un univers hostile, puis le Déluge avec Noé. Nous retrouverons la catastrophe à la fin des temps, à la fin de l'Histoire : Notre Seigneur nous en a avertis dans l'Evangile ; saint Jean décrit cette effroyable convulsion dans l'Apocalypse.

**L.J. : La fin des temps est-elle pour bientôt ?**

**M.D. :** Nul ne peut dire le jour ni l'heure. De nombreux signes indiquent pourtant que nous nous en approchons à grands pas ; c'est ce que je montre dans mon livre.

**L.J. : Il contient en effet une somme d'informations éblouissante. Mais, ce qui frappe, c'est qu'elles sont étroitement en rapport avec le texte de saint Jean, et cela depuis les détails les plus concrets et**

**vérifiables, comme le code-barres et l'apparition envahissante dans notre vie courante du chiffre 666.**

**M.D. :** Saint Jean nous fournit ce nombre comme une clef. C'est le nombre de la Bête, celui de l'Antéchrist ; à nous d'avoir, comme il dit, "de la finesse". J'ai essayé de le reconnaître, sans tirer les choses par les cheveux, dans le nom de certains personnages du monde politique et économique, comme les Pères de l'Eglise l'avaient vu dans celui des empereurs romains acharnés à détruire la religion du Christ. Car il y a toujours eu des Antéchrists, annonciateurs de celui qui viendra à la fin du monde. Mais les choses se précisent avec la mise en place du gigantesque système totalitaire qui se met en place aujourd'hui.

**L.J. : Vous voulez parler du Nouvel Ordre mondial ?**

**M.D. :** Oui, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il est en route d'une façon précise depuis 1776, année de la création des Illuminés de Bavière. 1776 figure d'ailleurs sur le billet américain de un dollar. Les Illuminés, en pénétrant les loges maçonniques françaises, ont été à l'origine de la Révolution. Et celle-ci a continué de se

développer d'une façon organique jusqu'à nos jours. C'est un seul et même mouvement de fond dont l'objet avoué est de prendre la place de Dieu dans notre monde, de faire de l'homme un Dieu. Les organisations mondialistes, depuis la Trilatérale et le Bilderberg jusqu'à l'ONU et l'UNESCO — il y en a des quantités —, appliquent exactement le plan des Illuminés et ne s'en cachent pas ; je fournis les textes.

**L.J. : Et l'Europe ?**

**M.D. :** L'Europe est une fiction momentanée, un outil pédagogique et un champ d'expérimentation. Elle n'aboutira jamais, destinée à se fondre dans un système de dimensions mondiales, avec un gouvernement unique, nationalité unique, normes industrielles communes, calendrier mondial, religion universelle.

**L.J. : Ce qui est le plus troublant dans votre livre est ce soupçon de collusion entre le Nouvel Ordre mondial et l'Eglise catholique.**

**M.D. :** Je pose les faits tels qu'on peut les observer. Il y a une concordance étonnante entre la nouvelle théologie et les normes de la religion universelle fixées par les doctrinaires du Nouvel Age maçonnique.

Effacement du dogme, mise au pinacle de l'homme qui devient le centre et le but ultime, œcuménisme syncrétiste, culte de l'environnement... Même le langage tend à devenir le même ; tout est "nouveau", nouvelle évangélisation, nouvel âge de l'histoire humaine (Vatican II), nouvel Avent, nouveau printemps de l'Eglise, nouvelle Pentecôte, amorce des temps nouveaux, nouvelle ecclésiologie, nouvelle messe... Le NOM, Novus Ordo missæ, porte curieusement les mêmes initiales que le Nouvel Ordre mondial.

**L.J. : Est-il possible que l'Eglise s'intègre au mouvement antéchristique ?**

**M.D. :** L'Apocalypse le dit : "Et ils adorèrent le Dragon". Elle nous avertit que "d'abord viendra l'apostasie". L'apostasie des gens d'Eglise ; et il n'en restera qu'un petit nombre fidèles à l'Agneau lors de l'affrontement final sur la plaine d'Armageddon. Alors, bien sûr, la victoire restera à l'Agneau.

*666, l'Antéchrist, par Marc Dem. Editions du Rocher. Exemplaire dédié : 110 F franco à lotacom, BP 52, 78101 St-Germain-en-Laye Cedex. 100.*





## Daniel Raffard de Brienne

**I**l était normal que nous consacrons un de nos entretiens courtois à notre ami Daniel Raffard de Brienne. Nous avons cru judicieux d'en confier la réalisation à son collaborateur Séraphin Grigneux. Ce n'était pas une bonne idée et nous prions nos lecteurs de nous pardonner la publication du regrettable texte qui suit. Nous ne saurions garantir la parfaite authenticité des propos rapportés.

**Séraphin Grigneux :** D'abord, qui êtes-vous ? Nom, prénoms, profession.  
**Daniel Raffard de Brienne :** Enfin ! Grigneux ! Vous me connaissez. Nous travaillons ensemble.

**S.G. :** Ne mélangeons pas tout. Je connais le collaborateur. Je ne connais pas l'interviewé. Alors, je répète : qui êtes-vous ? Vos papiers !

**D.R.B. :** Je n'ai pas ma carte d'identité sur moi mais, si cela vous va, je peux vous montrer des photos que je viens de faire dans un Photomaton.

**S.G. :** Faites voir. Oui, c'est bien vous. En plus moche, mais ça pourra aller. Admettons donc que vous soyez Daniel Raffard de Brienne. Reste un problème : bien que je ne lise pas la littérature réactionnaire et calotine, je sais qu'un individu y sévit sous vos nom et pré-

nom ; que pouvez-vous dire à ce sujet ?

**D.R.B. :** Je ne suis que trop au fait de cette fâcheuse homonymie et j'en souffre, croyez-moi. Je connais l'"autre", bien que je ne le rencontre jamais. C'est mon frère jumeau. On nous avait mélangés à la maternité, de sorte qu'on ne savait plus qui était qui. Pour simplifier, nos parents nous ont finalement donné le même prénom. D'un certain sens, les choses s'en trouvaient simplifiées. D'un autre, cela les a compliquées ; ainsi, il y a des jours où je me demande si je ne suis pas mon frère.

**S.G. :** Ce doit être bien pénible. Quoi qu'il en soit, l'un de vous vient de publier un petit ouvrage tout à fait remarquable, d'une grande finesse d'observation et plein d'un humour irrésistible : *Les Lettres martiennes*.

**D.R.B. :** Je vous remercie de vos compliments, d'ailleurs justifiés. J'essaierai de les transmettre au Martien qui est l'auteur de ces lettres.

**S.G. :** Allons, allons, ne me servez pas, à moi, votre histoire de Martien épistolier.

**D.R.B. :** Écoutez, Grigneux. Je ne connais ici que l'intervieweur. Pas le nègre. Gardez donc pour vous vos allusions à notre petit accord. Cela n'intéresse personne. Quant à vos honoraires, je les

réglrai bientôt. Dès que possible. Pas plus tard.

**S.G. :** C'est bon. J'en prends note. Pouvez-vous expliquer à nos lecteurs ce que sont ces *Lettres martiennes* ?

**D.R.B. :** Très facilement. Comme chacun le sait, le gouvernement de la planète Mars envoie des observateurs sur la Terre pour nous étudier. Or, en chinant à la Foire internationale de l'espionnage et des secrets Défense, j'ai pu mettre la main sur un paquet de lettres rédigées par l'un de ces observateurs à destination de sa planète. Je me suis contenté d'en publier la traduction.

**S.G. :** Une traduction difficile, j'imagine.

**D.R.B. :** Pas tellement. Vous savez, le martien est assez proche du vénusien, avec quelques tournures et locutions empruntées au jupitérien.

**S.G. :** Votre Martien m'a tout l'air d'un joyeux luron.

**D.R.B. :** Pas du tout. Il n'a aucun sens de l'humour. Mais il pratique avec bonheur l'art de se fourrer dans des situations cocasses et porte sur nos mœurs et nos institutions un œil d'une réjouissante candeur.

**S.G. :** Oui, tout y passe. Par exemple, les sportifs par procuration dont les efforts physiques ne sont que vocaux. Les

arts, ou ce qui en tient lieu : barbouillage, tam-tam-rock ou cinéma à message en prennent aussi plein les genives.

**D.R.B. :** Ils ne sont pas les seuls. Le Martien s'attaque à tous nos dieux : la voiture, les chiens, les vacances, la robotique et tutti quanti.

**S.G. :** Les problèmes alimentaires l'intéressent beaucoup. Il n'apprécie visiblement pas les snacks, selfs, drinks, big-macs, ni les cacaburgers, comme disent les Japonais.

**D.R.B. :** Il faudrait tout citer : l'éducation porno-sexuelle, les familles tuyau-de-poêle, la manie des manifs, les grèves pour mieux servir des usagers, les fonctionnaires soumis aux cadences infernales, les socialistes au grand cœur en maroquin bien garni gros comme ça.

**S.G. :** Puisque vous en venez là, j'ai relevé de déplaisantes allusions à nos hommes politiques. C'est de l'ingérence. En outre, votre Martien ne comprend rien aux valeurs républicaines ni aux beautés de la démocratie.

**D.R.B. :** En fin de compte, il n'est peut-être pas si naïf.

*Daniel Raffard de Brienne, Les Lettres martiennes (Editions de Chiré ; 124 p ; 70 F)*





## C'est à boire

### LES CONTES DU WHISKY

Harry Dickson, "le Sherlock Holmes américain", est aussi mythique que son illustre modèle dont il se démarque par ses aventures fantastiques. Né en 1887 à Gand, en Belgique, Jean Ray a connu une vie aventureuse. Trafiquant à l'époque de la prohibition, il sillonna le globe en compagnie des écumeurs de mer et pirates de la pire espèce. Ils ont inspiré ces Contes. La fin du XIXe siècle vit naître aux Etats-Unis les *Dime Novels*, fascicules illustrés bon marché contenant les exploits de Nat Pinkerton ou de Buffalo Bill. Un éditeur hollandais chargea Jean Ray de leur traduction en français. La platitude des textes originaux l'amena à imaginer des aventures nouvelles. C'est ainsi que naquit Harry Dickson. A cette époque, Jean Ray n'avait publié qu'un seul livre, *Les Contes du Whisky*, en 1925. La présente édition reprend les textes originaux. Le lecteur frémira en découvrant le sort réservé au prêteur sur gages juif Josuah Gullick, au cœur inaccessible à la pitié. Il sourira à la fortune d'Herbert qui devint riche en tentant de se suicider. Il découvrira comment Pilgrim, fut pris pour un saumon et ce qu'il en advint. Le lecteur découvrira à travers ces contes un univers dont Robert Poulet disait que "l'iode et l'alcool y alternent avec le sel des larmes, avec le soufre".

*"Les Contes du whisky", de Jean Ray  
Ed. Lefrancq, 220 pages.*

## C'est à Lire

### Deux saints

**Collection Rencontre, Bayard Editions :**  
**SAINT EXPEDIT, par Hortense Dufour, 272 pages, 120 F.**  
**VINCENT PARMI NOUS, par Michel Levine, 172 pages, 89 F.**

**E**n cette année 1996, les nouvelles collections religieuses se succèdent. Pour notre bonheur, elles atteignent d'emblée une haute qualité. Le *Libre Journal* n° 95 a déjà évoqué la Collection Régine Pernoud, créée depuis peu aux éditions du Rocher et dirigée par Marc Dem. Editées chez Bayard, dont on pouvait s'attendre au pire, voici les deux premiers titres d'une autre série, la collection Rencontre, née d'une idée qui aurait pu produire de bien étranges résultats : comme son nom l'indique, il s'agit de la rencontre entre un auteur actuel, dont rien n'indique qu'il est versé dans l'hagiographie, et une figure religieuse du passé. Nous avons lu avec grande curiosité les ouvrages publiés en prémices de ce nouveau genre.

Hortense Dufour a hérité de sa famille maternelle italienne une tenace dévotion à saint Expedit, invoqué chez elle depuis des générations comme protecteur des femmes et des enfants, en toutes occasions. Ce que l'on sait de ce chef de légion romaine,

décapité en Arménie lors des persécutions ordonnées par Dioclétien, est presque entièrement contenu dans cette phrase : comment écrire un ouvrage entier à partir d'une si faible matière ? Et pourtant Saint Expedit, le jeune homme de ma vie est un récit pathétique, celui de la rencontre d'Hortense Dufour et du prestigieux martyr, au long d'une double série d'événements. D'une part, la statue, la médaille, les invocations dont l'écrivain ne s'est jamais séparée lui ont manifesté, au sein d'épreuves qu'elle raconte, la présence du saint, de son saint. Alors, voulant en savoir davantage et vivre plus intimement avec lui, Hortense Dufour s'est lancée dans la recherche documentaire exhaustive de tout ce qui pouvait donner consistance à ce compagnon spirituel : la vie à Rome d'une famille aristocratique, l'éducation d'un de ses fils, les cultes romains, l'engagement, la formation et la promotion dans l'armée romaine, la vie d'une légion en campagne et particulièrement de la XIIe légion, dite "La Fulminante", à laquelle appartenait saint Expedit, puisque c'est elle qui conquiert Méliène où il fut martyrisé avec cinq compagnons dont les noms sont connus ; enfin, les espoirs et les souffrances des chrétiens de l'Empire en cette fin

du IIIe siècle après la venue du Sauveur. Chaque détail authentique est scruté et développé avec grande précision, et ce que l'histoire ne permet pas de reconstituer, comme la conversion de saint Expedit et les circonstances de sa mort, Hortense Dufour le romance d'une manière très suggestive et particulièrement belle. Cela est avoué et fait partie de la règle de la collection. Signalons seulement que l'auteur identifie le péché de la chair au péché originel (p. 219), ce qui ne correspond ni à l'Ecriture ni à l'enseignement qu'en a tiré l'Eglise ; mais retenons que ce livre, écrit dans un style intense, ardent, souvent mot à mot, est humainement et spirituellement passionnant.

D'un tout autre style est le *Vincent parmi nous* de Michel Levine. Mais ici également le style joue un grand rôle dans la réussite de la rencontre. En effet, cet ouvrage est écrit sous forme d'une autobiographie de saint Vincent de Paul ! Il fallait donc trouver une langue qui, tout en se prêtant à une lecture facile pour nous, évoque celle du XVIIe siècle ou nous fasse croire qu'il s'agit d'elle. Michel Levine a brillamment réussi cet exercice. Le récit commence dans l'hiver 1617, alors que Monsieur Depaul (ainsi





écrit-il son nom) est précepteur dans la famille de Gondî. Cette même année il fera son bref mais décisif séjour à Chatillon, dans les Dombes, lieu de fondation de la première "Charité". "O Sauveur, que faire pour mes frères en misère ?" se demande le prêtre. Tout son récit, celui de sa propre vie donc, jusqu'à sa mort à Paris le 27 septembre 1660, est celui de la recherche d'un plus grand soulagement des misères humaines, en commençant par le service des âmes : "Que

d'âmes se perdent ! Mais que fais-je, moi-même, pour apporter la force de la foi et la sainte parole à mes semblables, pauvres et humiliés ?" La suite des œuvres et fondations de saint Vincent de Paul est plus ou moins connue du lecteur, mais ce dernier trouvera ici le récit historiquement rigoureux de tous les efforts entrepris par le narrateur pour suivre son extraordinaire vocation. Rien ne vient donner à Monsieur Vincent une manière d'être reconstituée à partir d'un autre

point de vue que celui de sa sainteté propre. Aucune de ses paroles n'a le moindre caractère d'inauthenticité, comme si tout le texte était la scrupuleuse traduction des biographies spécialisées dont l'auteur donne la liste en bibliographie. Pour qui ne le connaîtrait pas assez, voilà donc une excellente occasion de rencontrer saint Vincent de Paul. Il est sûr que, dans le genre "vie de saint", rien ne vaut ces épaisses œuvres documentées et critiques, travaux dus à d'authen-

tiques spécialistes rompus à l'étude des faits et doctrines religieuses. Ainsi, par exemple, les admirables vies du saint Curé d'Ars et de saint François de Sales par Monseigneur Trochu. Cela dit, le caractère suggestif d'une biographie ramassée et bien écrite peut être également du meilleur effet, surtout si l'auteur y a mis le sérieux des deux premières plumes de cette collection Rencontre, dont certains écrivains du monde ecclésiastique feraient bien d'imiter le talent et la rigueur.

**« LOLA »**  
De Catherine Hermany-Vieille  
Pocket, 474 p.

Bien que morte prématurément à quarante-deux ans, Lola Montès a inspiré cinéastes et écrivains. Ce nouveau roman consacré à cette femme d'exception sait mêler histoire et dialogues de fiction pour notre plus grand bonheur.

**« LE GUÉ DU DIABLE »**  
De Marc Paillet  
Editions 10/18, 253 p.

La collection Grands Détectives est décidément un puits de trouvailles plus heureuses les unes que les autres. Avec Le Gué du Diable, nous nous retrouvons sous le règne de Charlemagne, au cœur d'un affrontement sanglant opposant des vassaux de l'Empereur. L'abbé Erwin le Saxon et le comte Childebrand auront fort à faire.

**« LE CRIME DE LA 5<sup>e</sup> AVENUE »**  
De A.K. Green  
Editions Le Masque, 253 p.

Écrit en 1878 par une Américaine de 32 ans, ce Crime de la 5<sup>ème</sup> Avenue n'avait pas

été réédité depuis des décennies. C'est une heureuse redécouverte préfigurant les romans d'énigme mis à la mode quelques années plus tard. Épatant.

**« LA MORT AU PETIT TROT »**  
De Dick Francis  
Editions 10/18, 316 p.

Dick Francis situe la plupart de ses romans dans un lieu qu'il connaît particulièrement bien, les champs de course. Bookmakers, jockeys et parieurs constituent une faune pittoresque très appréciée outre-Manche. Un excellent polar.

**« LE SOTTISIER DES JOURNALISTES 96 »**  
De Philippe Mignaval  
Hors Collection, 154 p., 99 F

Les lecteurs du Libre Journal qui se délectent des "Bévues de presse" recensées chaque décennie apprécieront ce recueil de perles pêchées dans la presse de province. Certaines sont de véritables antiquités puisqu'on apprenait, dans La Montagne du 17 septembre 1958, qu'un pendu était mort noyé. Sud-Ouest du 15 août 1957 nous apprend, quant à lui, que le château des ducs d'Épernon est le seul château de la Loire au bord de la

Garonne. A consommer sans modération.

**« PRISONNIERS ET PRISONS DE LA TERREUR »**  
De Remy Bijaoui  
Imago, 198 p., 120 F

Cet ouvrage, écrit par un avocat au barreau de Paris, nous conduit dans les méandres des prisons de l'époque la plus sanglante de notre histoire. Nous y découvrons non seulement les "suspects" arrêtés mais également les garde-chiourme, concierges sadiques ou au contraire bienveillants. Du calvaire des prêtres aux dernières lettres des condamnés, l'auteur dresse un tableau remarquable des geôles de la Terreur.

**« VILLARS : LE CENTURION DE LOUIS XIV »**  
De François Ziegler  
348 p., 148 F

Moins connu que Turenne ou que le Grand Condé, Villars fut pourtant un stratège remarquable que la Princesse Palatine qualifia de "Roman vivant". Des champs de bataille de la Guerre de Succession aux Cévennes, de l'insurrection camisard, son nom est lié à maints événements du règne du Roi Soleil.





## Un livre et trois jours avec

**L**es rois de la première dynastie, la mérovingienne restent à peu près totalement inconnus des Français.

Cette lacune, le quinzième centenaire du baptême de Clovis, thème de l'Université d'été de Renaissance catholique qui se déroulera du 16 au 18 août à Avenay dans le vignoble chapenois (1) la comblera pourvu que l'on ait su se préparer par la lecture du fort beau livre d'Anne Bernet (2) Issu, vers 466, de l'union de Childéric et de Basine, Clovis, ou Clodowig, devint Rex Francorum à la mort de son père, en 481. Le titre dont il hérite de Childéric ne fait point de lui un puissant potentat. Le Rex Francorum n'est que le chef de l'une des nombreuses tribus franques-saliennes venues de Germanie en Gaule ; quoique les guerriers de Childéric aient, de splendide manière, aidé deux fois le général romain Syagrius à battre les Wisigoths, le jeune prince n'a qu'un piètre pouvoir, et qu'en le seul Pays de Tournai. Or, Clovis est tout sauf un médiocre roitelet primitif : l'Imperator Romus Auguste déchu en 476, la vieille Urbs a disparu de la scène de l'Histoire, et le Salien entend bien y imposer la Gaule...

"Syagrius n'avait jamais pu faire ratifier par l'empereur d'Occident (l'empereur de Constantinople Zénon) l'autorité qu'il exerçait encore (...). Il devait sa place aux circonstances, non à la légalité. Il suffisait qu'un homme ambitieux (...) pût dire, en toute vérité, que ses titres valaient mieux, juridiquement, que ceux du Romain... (...). (Alors, Clovis) cultiva l'alliance byzantine. Et lorsqu'il fut sûr de l'appui de l'empereur, il osa lui demander une grâce : lui accorder de porter en Gaule le titre de patrice. Zénon accorda. C'était en 485 et c'était l'ultime moyen pour l'empereur de Constantinople de maintenir une autorité de principe sur des terres qui n'étaient plus romaines que de nom. (...). A Tournai, Clovis contemplait avec satisfaction le document revêtu du sceau impérial de Zénon. Il était désormais la légitimité et, si Syagrius ne voulait

pas l'admettre, il pourrait le contraindre. (...) Clovis fit faire une copie du rescrit impérial et la transmit à Syagrius, lui annonçant qu'en vertu de ce décret il était aujourd'hui le maître de la Séquanaise, le bastion romain en Gaule".

Syagrius n'accepta point l'arrêt du Basileus. Il eut tort... En 486, à Nogent, une ville près de Soissons, ses cohortes furent écrasées par les Chevelus de Clovis, et, "ramené à Soissons, (...) traité comme un rebelle et un traître, (Syagrius) fut décapité aussitôt". Maintenant, Clovis accumule les lauriers. De la Somme à la Loire, de la Seine à la Marne, il extermine les dernières troupes de la Louve, assujettit à sa volonté les principales villes barbares... Demeurait au fils de Childéric à obtenir la protectrice amitié de l'Eglise, gardienne de la civilisation et à laquelle, encore qu'admirateur de Wotan, il ne vouait nulle acrimonie.

Ici se situe l'affaire du Vase de Soissons... "En plusieurs endroits, à plusieurs reprises, les soldats de Cologne et les autres alliés, moins respectueux que les Saliens des richesses de la Gaule, avaient un peu pillé". Pour Clovis, "vouloir contrôler de tels débordements c'était courir le risque d'être purement et simplement déposé. (...) Parmi les objets volés se trouvait un vase sacré d'un travail et d'une beauté tout à fait exceptionnels. Le diocèse cédait bien volontiers (que pouvait-il faire d'autre ?) aux Francs tous les objets de leurs rapines, excepté ce vase dont les prêtres firent une description détaillée. (...) Comme l'évêque à l'air de tenir à son vase, Clovis se dit qu'il ne va pas se le mettre à dos pour une pièce d'orfèvrerie de plus ou de moins dans le butin. (...). A Soissons, Clovis se fait indiquer le calice litigieux et, afin de couper court à toute plainte, avant le tirage au sort des lots il formule, sur le ton le plus aimable, sa demande :

— Valeureux guerriers, je vous demande de ne pas vous oppo-

ser à ce que ce vase me soit accordé hors-part.

(...). Clovis croit avoir gagné, lorsqu'un guerrier sort des rangs. (...) Il tient à la main sa courte hache à double tranchant, l'arme franque par excellence et, d'un geste rageur, il l'abat sur le vase, en hurlant :

— Tu n'auras rien de plus que ce que le sort t'octroiera !

Le calice est en or ; il ne se brise pas. Le savoir-faire d'un bon orfèvre réparera les dégâts. Clovis le constate quand il ramasse le vase et le remet, en s'excusant, aux envoyés de l'évêque. (...)

Livide, il se tait, dissimule les sentiments qui bouillonnent en son âme. (...) [Le roi] connaît l'homme et, pour être différée, la vengeance n'en sera que meilleure.

Elle sera différée d'un an. A ce terme, Clovis passe ses troupes en revue (...). Son œil exercé ne laisse échapper aucun détail. (L'homme de Soissons) est là (...). D'une voix qui porte, Clovis parle avec calme. Qu'on ne dise pas qu'il agit sous l'effet de la colère et de l'émportement.

— Personne n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes. Ta lance n'est pas en bon état... Ni ton épée... Ni ta hache...

(...) (Clovis) tient l'arme, qu'il tourne et retourne (...). Enfin, méprisant, il jette la francisque à terre. L'homme n'a pas dit un mot. C'est son tour d'être pâle et humilié. Il se baisse pour ramasser sa hache. Clovis n'attendait que cela. D'un coup de sa propre francisque, il fend le crâne de l'insolent, puis, regardant le cadavre, il articule une phrase qu'il a soigneusement préparée :

— Voilà ce que tu as fait au vase à Soissons..."

Clovis, néanmoins, n'avait pas abjuré le paganisme. Point hostile à l'Eglise et désireux qu'elle soit favorable à ses entreprises, il ne cédait cependant point aux prières de son épouse Clotilde, nièce du roi burgonde Gondebaud et fervente chrétienne, qui le suppliait d'adorer le Crucifié. La bataille de Tolbiac fut le chemin de Damas du vainqueur de Syagrius.





# Clovis, le premier roi très chrétien

Durant l'hiver de 496, les Francs de Clovis bouchèrent la voie à la terrible armée alamane en marche contre Cologne. La journée commença mal. "Les Alamans ne plièrent pas, mais ils s'arcbutèrent au terrain avec une détermination à laquelle les Francs ne s'attendaient pas. Le moral des troupes fut atteint par cette résistance imprévue. Tant et si bien que l'ennemi, prenant soudain l'initiative, contre-attaqua, infligeant des pertes sévères aux Francs. Ils finirent par acculer Clovis et ses guerriers dans une position fort inconfortable. (...) Le roi n'a cessé d'invoquer l'aide et le soutien de Wotan et de tous les preux du Walhalla. Sans résultat. (...). Aurélien, le Gaulois, son ami d'enfance, qui ne l'a pas quitté un instant (...) le regarde d'un air inquiet. (Il) se signe, lentement, et murmure une prière, l'une de ces vaines prières dont les chrétiens sont si friands. Qu'il prie, si cela peut l'aider ! Qu'il invoque son dieu de vaincus, c'est le moment approprié ! Puisque, de toute façon, Wotan est sourd et aveugle ce soir !

— Vos idoles aveugles et impuissantes ! (...) Vos dieux ne peuvent d'être d'aucun secours ! Que n'invoquez-vous le Seigneur Tout Puissant Créateur de toutes choses !"

(...). D'autres hommes font le signe de la Croix, se recommandant à leur Dieu en ce qu'ils pensent être l'instant suprême. (...) Qu'est-ce que Clovis a à perdre maintenant ? (...)

— Invoquez plutôt le Fils du Dieu vivant, Lui qui accorde son aide à ceux qui sont dans l'épreuve et qui donne la victoire à ceux qui espèrent en Lui !

(...) A l'instar d'Aurélien, Clovis est descendu de cheval. Il s'agenouille. Ses hommes, interloqués, s'aperçoivent qu'il pleure. Mais sa voix ne tremble pas.

— O Jésus-Christ, je T'invoque ! C'est en Toi que je veux croire pourvu que Tu m'arraches à mes adversaires ! Dieu de Clotilde, si Tu me donnes la victoire sur mes ennemis, je me ferai chrétien !" (...). Un cri de stupeur est monté

des lignes alamanes. Clovis cherche le chef (alaman) ; et ne le trouve plus. Seul son cheval de combat, l'écume à la bouche, danse sur place, tandis qu'un cercle vide s'est creusé autour de lui. Il ne faut au roi qu'une fraction de seconde pour comprendre. Une flèche (...) est venue frapper l'Alaman qui ne se méfiait plus, l'a renversé de son cheval. Le chef ennemi est mort ! (...).

— Fils du Dieu Vivant, je crois en Toi !

Dans un rugissement de lion, Clovis pique des deux. Avec des hurlements sauvages, Aurélien, et tout ce qui reste de la cavalerie franque, éperonnent leurs montures, chargent furieusement les Alamans. (...)

Les jambes (du) cheval fourbu (de Clovis) tremblent. Quelques survivants (Alamans) du massacre se traînent vers (le roi), se prosternent à ses pieds (...):

— Par pitié, ne nous fait pas périr !"

Le Dieu de Clotilde a donné la victoire à Clovis !

L'évêque Remi catéchisa le monarque franc, puis le baptême du Salien, de ses sœurs, Alboflèbe et Lantechilde, et de trois mille Leudes eut lieu en la cathédrale de Reims à la Noël de 496. Los ! Los ! Los !

"Clovis s'approche du baptistère, trop étroit pour permettre aux curieux d'y pénétrer. Ce n'est qu'une pièce ronde (...) flanquée de quatre absidioles. Au centre, la piscine dans laquelle les catéchumènes doivent entrer (...). (Clovis) déboucle le ceinturon (...) qui soutient l'épée (...). Les torques, les bracelets, les fibules, les lourds pectoraux, les bijoux de Byzance, les bijoux des steppes, un à un sont dépouillés (...).

(Le roi) descend les marches de pierre, s'enfonce dans l'eau sainte. Le baptême des adultes se pratique toujours par triple immersion, en l'honneur des trois personnes de la Trinité. Remi plonge la main dans l'eau (et) d'une voix qui vibre (il) lance la phrase (...):

— Baisse la tête, fier Sicambre.

Adore ce que tu as brûlé ! Brûle ce que tu as adoré !

(...). Clovis est sorti du baptistère (...). Remi tend la main vers le diacre chargé du saint chrême. Confus, le clerc a un geste d'embarras navré. Dans la précipitation et l'émotion, par quelque fatale distraction (...) il a (...) oublié de prendre le flacon d'huile. (...) Remi lève les yeux vers le ciel invisible, implore Dieu de le tirer d'affaire.(...).

Sous les voûtes, il n'y a rien, qu'une colombe blanche, quelque oiseau égaré et affolé par les lumières et le brouhaha. L'évêque regarde désespérément l'oiseau du Saint-Esprit. Il ne comprend pas comment l'objet qu'il tient maintenant dans sa main a pu y arriver. C'est un petit flacon, joliment ouvragé, le travail d'un bon orfèvre, qui lui a donné, quel hasard... la forme d'une colombe. Dedans, du chrême, d'une qualité inégalée".

De ce baume, Rémi enduit le front de Clovis. Il vient de baptiser, et de sacrer, le premier Très Chrétien... La Sainte-Ampoule de 496, miraculeusement renouvelée, servira, jusqu'à Charles X, puisqu'en 1825, à vendre tous les Rois de la France de Lys.

Ayant triomphé de chacun de ses ennemis, Alamans, Wisigoths, Ripuaires et autres peuples ariens et païens, réuni sous le signe de la Croix les populations gallo-romaines, Clovis mourut en 511 à Orléans, lors du Concile général des Gaules. Le royaume franc qu'il avait bâti rassemblait les territoires de la France actuelle, sauf l'Armorique et la Bourgogne, et membre de terres d'outre-Rhin.

Incontestablement, "Clovis" est un superbe ouvrage, Mlle Bernet une historienne de haut talent.

**Jean SILVE de VENTAVON**

1 Renseignements au 46.62.97.04

2 "Clovis", édit.B.P. 101,57233 Bitch,110





# CINEMA

**« Un Animal,  
des animaux »  
de Nicolas Philibert**

Tonton ne nous a laissé aucun regret ; des remords, peut-être, de ne pas l'avoir assez combattu... En revanche, il nous laisse Mazarine qui ne cesse d'amuser la galerie et la grande galerie de zoologie du Muséum national d'histoire naturelle qui instruit en amusant. Cet ensemble unique, qui retrace l'histoire du monde animal, s'était endormi sous la poussière depuis trente ans lorsqu'un chanteur "populaire" le constata en voulant instruire sa fille. Emu, il s'en ouvrit au monarque Tonton Ier qui donna des ordres pour une remise en état. Tellement proche de la planète des singes, le roi-dieu ne pouvait qu'être sensible aux animaux. C'est l'envers du décor et les formidables travaux de restauration que Nicolas Philibert a plaisamment filmés dans un court documentaire (1 heure) en couleurs. C'est vif et intéressant. Pour travailler dans les ateliers du Muséum d'histoire naturelle, il faut savoir tout faire : repeindre un éléphant, dépecer un phoque, maquiller une girafe, remplumer un perroquet, piquer des crevettes, etc. Faire sortir du purgatoire toutes ces merveilles n'est pas une mince affaire. De 1991 à 1994, le réalisateur a filmé astucieusement la Renaissance des mammifères, poissons, oiseaux, mollusques, insectes, amphibiens, reptiles et j'en passe, de cette unique galerie de zoologie. Dans le même esprit, Nicolas Philibert a déjà réalisé La Ville Louvre sur les travaux du musée. Ce film, qui passionnera petits et grands, n'est présenté que dans une salle : "14 juillet-Beaubourg" (50, rue Rambuteau, Paris IIIe). On peut aussi se rendre à la Grande Galerie de l'Evolution (nom actuel de la Galerie de Zoologie) au Jardin des Plantes. Tél. : 40 79 30 00.

**Olmetta**

# Sans portée

**Cent soucis**

Les cinquante ans d'un saxophoniste, ça n'a jamais justifié une beuverie collective, la mobilisation de deux trains, la perte d'un costume au cours d'un repas ou encore une agression contre la SNCF, que je sache ! Pourtant, on a réussi tout cela le même jour !

Partis le matin pour Roanne via Moulins : rien à dire, Train-Corail, parfait, j'adore ! Comme dans les coquilles Saint-Jacques. Arrivée chez les Trois-gros, fanfare ; depuis la gare, il faut compter environ cinquante mètres. Michel Attenoux et ses boys et puis, et surtout, les autres, les petits, les humbles (voir Rostand, pas le musicien, l'autre).

Apéritif répétitif, tif, tif... Jésus (le clarinettiste) tombe pour la première fois ; pas de plan de table, chaleur ambiante assurée, une veste, une chemise, la cravate, le pantalon aussi, hé oui, monsieur le maire, à poil ! Une erreur, une maladresse : un verre de vin sur le plastron ! Chance ! Un faiseur habite à deux pas ; j'y vole d'un trait, j'achète deux chemises : avant le plat en sauce, on ne sait jamais. On reboit comme si c'était une corvée... J'affirme que ça peut même devenir un plaisir. On chante, on joue quelques morceaux bien sentis et on sort sur le parvis du restaur-gare, vert et rose, une délicatesse. Sur le trottoir, un petit môme est triste : il ne sait pas jouer d'un instrument. On refait le chemin de la gare, le plus long de la journée, on s'encorde, on bivouaque et finalement on nous met dans le train pour Paris, via Moulins.

J'avais bien vu que le contrôleur avait une casquette trop grande, je la lui ai enfoncée sur les yeux, sous prétexte que ce qui allait se passer ne méritait pas d'être vu ! De fait, son assesseur a voulu lui prêter main forte mais le supérieur a dit : "Tais-toi, regarde et apprends ! Ça, c'est des rigolos comme on n'en fait plus." Par manière de politesse, le pianiste a renversé un plat de goulash sur le pantalon gris perle d'un inspecteur des impôts. On a fait chanter un Anglais debout sur un strapontin ; au début, il ne voulait pas ; à la fin, il ne voulait plus en descendre.

Nous avons atteint Paris. J'ai porté plainte au commissariat pour vol de voiture... Mais sans objet, car je m'étais trompé de parking.

**Delaigle**

# THEATRE

**« Moi qui ai servi le Roi d'Angleterre »  
de Bohumil Hrabal**

Pour notre bonheur la formidable rencontre d'un comédien caméléon, fou de cirque, Jean-Paul Farré, et d'un auteur, de 82 ans, qui n'a jamais quitté son pays, Bohumil Hrabal. A Prague, au Grand Hôtel, il était une fois... un petit groom très malin. En dehors de son service, il vend des saucisses sur le quai de la gare... Il cherche la monnaie jusqu'au moment où son client-voyageur est contraint de sauter dans le train avec sa saucisse payée au prix fort. Malgré son entregent, le petit groom se fait toujours rabrouer par son supérieur Skrivanek qui aime à rappeler, à l'envi, qu'il a, lui, servi le Roi d'Angleterre... Un jour débarque l'empereur d'Ethiopie et sa suite. C'est le grand gala : vaisselle, cristaux, orfèvrerie et sarabande de cuisiniers. A l'issue des réceptions, le petit groom recevra une médaille... Mais les temps changent : Hitler envahit la Tchécoslovaquie. Notre héros devient collo, épouse une Allemande, achète un grand hôtel grâce à une mallette de timbres de collection volée à des juifs déportés. En 1948, le pays devient communiste, l'hôtel est confisqué et le groom finit, ouvrier forestier, heureux de son sort comme à toutes les étapes de son existence, bousculé par une histoire qui le dépasse.

Seul en scène, J.-P. Farré est increvable ; tel Frégoli il court d'un vêtement à l'autre et jongle avec tous les accessoires. Il a pour "partenaire" un immense escalier aux marches recelant de nombreux tiroirs contenant tous les objets nécessaires à l'action. C'est étonnant, drôle et sinistre... Mise en scène de J.-P. Farré et Michel Dubois.

Théâtre National de Chaillot, salle Gémier. Tél. : 47 27 81 15.

Ce spectacle sera certainement repris ailleurs à la rentrée.

**Olmetta**





## Les figures de Matisse

**C**omment dessiner des figures quand on tend vers l'abstraction ? Plus d'un peintre abstrait a laissé le problème de côté. Pas Matisse, qui n'a voulu abandonner ni l'un, ni l'autre. "Ce qui m'intéresse le plus, écrivait-il dès 1908, ce n'est ni la nature morte, ni le paysage, c'est la figure". Il va donc chercher (et trouver) des solutions pour rendre la vérité du modèle sans renoncer à son style, à sa vérité de peintre.

Ce sont ces figures dessinées par Matisse entre 1945 et sa mort en 1954 qui constituent le sujet de l'exposition "Visages découverts", à la Fondation Mona Bismarck.

A la même époque, en effet, l'artiste a réalisé les fresques de la chapelle de Vence et ses grandes gouaches découpées. Avec un tel succès qu'on a un peu oublié les dessins, en noir et blanc pour la plupart, où il traite du visage humain.

Avec une centaine de dessins, une vingtaine d'aquatintes et de lithographies, l'exposition illustre les diverses solutions que Matisse a trouvées pour figurer les visages sans être un peintre figuratif...

Il simplifie les traits, un peu comme le font les caricaturistes. Parfois même il dessine un ovale vide où les traits semblent effacés mais que le spectateur reconstitue. A l'encre de Chine, travaillée au pinceau ou à la plume, au fusain, au crayon, en "ligne claire" jamais reprise et d'une sûreté confondante, il peinture Eva ou Jacky, Lydia ou Claude, une bédouine ou lui-même... Dans ces visages, Matisse cherche le relatif, l'expression d'un instant. Et, présentés par séries, ces visages sont comme les plans successifs d'un film, "une sorte de cinéma perpétuel", comme il le disait lui-même.

**Nathalie Manceaux**

34, av. de New-York, Paris XVIe ; du mardi au samedi, de 10h30 à 18h30 ; jusqu'au 7 septembre.

## Irrégulier, vous dites ?

**P**as une journée sans que presse écrite, radios et télévision ne nous rebattent les oreilles avec "l'insupportable rigueur" dont l'Etat français est soupçonné de faire preuve à l'égard des immigrés en situation irrégulière sur son territoire.

En clair, notre épouvantable Etat raciste envisage de reconduire à la frontière l'étranger contrôlé sur le sol national ne possédant pas les documents nécessaires pour y résider.

Insupportable attitude, en effet.

Quelle audace ! Quel crime ! Et surtout, quel effroyable racisme !

Bien que possédant une petite idée sur la question, je suis allé vérifier le sens de "irrégulier" dans le dictionnaire.

"Irrégulier : Qui n'est pas conforme à la règle établie, à l'usage commun. Syn : Illégal, illégitime." Partant, et sans être obligatoirement un juriste d'exception, on est quand même fondé à se poser quelques questions. La plus importante et la plus simple étant : Où est le problème ? Car enfin, nous avons beau entendre, chaque matin, l'incontournable baratin de camelot des commentateurs expliquer ce que sont censés être les Droits de l'homme revus et corrigés par la Bonne-Conscience-de-cherchez-pas-Cher, disponible dans tous les magasins de la chaîne Tartuffe, ça ne dispense pas de revenir à des choses simples et incontestables.

A savoir : quand un individu, quel qu'il soit, se trouve en contradiction avec la loi, le moins que l'on puisse espérer, c'est que la police y mette fin et que la justice applique les sanctions prévues par le législateur. Si le pouvoir judiciaire accepte de cautionner une situation manifestement illégale, je ne vois pas à quel titre ce même pouvoir judiciaire me condamnerait si d'aventure il me prenait l'envie de braquer la banque en bas de chez moi en assassinant au passage le directeur au motif de l'antipathie que j'ai pour lui !

Enfin, comme dirait l'autre, c'est pas pour cafter, mais j'ai la nette impression qu'en France on risque moins à être immigré clandestin que sauveteur de fœtus...

**Philippe SINCLAIR**

## Paulette me désespère

**E**lle était ouvrière, monteuse-câbleuse, dans une petite entreprise du côté du Bon Marché à Paris. Elle s'appelle Paulette. Je la tiens pour une vraie mystique ; aussi l'ai-je consultée à propos de ce que l'on appelle les distractions dans la prière. Celles-ci sont un détournement de l'attention, un vagabondage de l'esprit ; elles parasitent nos prières. Comment nous en débarrasser ? Sa réponse nous encourage et nous décourage, selon que la solution dépend de Dieu ou de nous. Quoique cela paraisse toujours hors de notre portée.

Elle me rapporta un souvenir du temps où elle travaillait.

"A l'heure du déjeuner, j'allais prier. Quand je rentrais, mes collègues me demandaient :

— Où c'est qu't'es allée ? T'es allée te promener ?

— Je suis allée aux Lazaristes.

— T'as prié pour nous ?

— J'ai prié pour tout le monde, mais surtout pour vous et même pour le patron."

Avez-vous bien lu ? "A l'heure du déjeuner" ! Il n'y a pas d'attention spirituelle sans ascèse. Paulette fait une à deux heures d'oraison par jour mais elle ne prend presque rien à midi. De plus, elle est femme. Or, il me semble que les distractions, comme le sommeil, menacent davantage les hommes que les femmes. Je ne sais pas pourquoi.

"Oubliez tout quand vous êtes devant le Seigneur, a-t-elle ajouté. Dites : Seigneur, aidez-moi, j'ai tout laissé en entrant, un peu comme Bernadette à la Grotte." C'est simple, non ? Comme sainte Bernadette ! La suite est désespérante : "Quand je suis devant le Seigneur, je suis comme transformée. Ça ne vient pas de moi. On dirait que je ne suis plus moi-même." Et depuis quand priez-vous ainsi sans distractions ? "Depuis que je suis jeune fille. C'est aussi une question d'éducation." Merci, Paulette. Si je suis votre ordonnance, il faut, pour ne plus avoir de distractions, ne plus manger à midi, essayer de tout oublier et surtout se laisser saisir par la grâce. Je vais essayer. Mais si, devant le Saint-Sacrement, je me surprends encore à penser aux amortisseurs de ma voiture, devrai-je me priver aussi de dîner ?

**Abbé Guy-Marie**





# La Grande Guerre

Par Marcel Chandeson

**A** la tombée de la nuit, le lieutenant inspecte les postes de guet et rassemble un moment les chefs de groupe puis s'éloigne.

Dans la gîte, certains dorment ou cherchent le sommeil ; d'autres relisent une fois encore la dernière lettre reçue. Soulevant la portière de toile, le sergent apparaît :

— Deux volontaires par escouade pour une patrouille. Le caporal Julien se dresse :

— A qui le tour ?

Il n'a rien d'un "va-t-en guerre", c'est le brave type toujours prêt à rendre service et souvent volontaire ; tellement gentil qu'il est le seul de l'escouade à ne pas se moquer de Duclos.

— Il en faut un autre... Duclos, ce serait pas ton tour ?

— Pourquoi moi ? J'y étais la dernière fois, et la nuit j'y vois pas

— Tu me dégoûtes avec tes boniments, j'irai moi-même. Le Guen, tu me remplaces.

Les deux hommes s'équipent et rejoignent dans la tranchée le sergent et un groupe de soldats. On remet à chacun une longue paire de cisailles qu'ils suspendent à leur cou par un cordon. Le sous-lieutenant Moreau donne ses consignes : "Repérer les avant-postes des Boches et couper les fils de fer pour préparer l'attaque du lendemain". L'un derrière l'autre, ils escaladent les marches de rondins qui mènent à une échancrure du parapet et s'éloignent en rampant. La manœuvre est périlleuse ; il faut approcher les ouvrages ennemis sans se faire repérer, avec cette cisaille encombrante qui gêne les mouvements et risque à chaque instant de cogner sur une pierre. Entre les deux lignes, le terrain descend en pente légère vers les défenses allemandes ; il est sous la vue et le feu de leurs guetteurs installés dans des casemates.

Le sous-lieutenant Moreau

## Un lâche (suite)

arpente la tranchée, prenant parfois la place d'une sentinelle ou se hissant jusqu'au parapet pour tendre l'oreille. Soudain, des coups de feu éclatent. "Ne tirez pas, la patrouille est dehors". Lancée des lignes allemandes, une fusée blanche s'élève et redescend lentement, éclairant de sa lumière crue le terrain bouleversé. Les mitrailleuses allemandes entrent en action par rafales soutenues. Mal réveillés, les hommes, mis en alerte, sortent des gourbis et se postent derrière le parapet. Rien à faire de plus qu'attendre le retour des copains, en train de se "faire saler".

Un casque apparaît au-dessus des sacs à terre du parapet. Saisi par les bras, un corps boueux glisse dans la tranchée. Quelques minutes après, deux autres arrivent par l'escalier d'attaque. Ils racontent : en coupant les fils de fer ils ont déclenché un système d'alarme qui les a fait repérer.

Encore deux hommes sont de retour ; il en manque trois, l'un a été tué, il est resté sur le terrain. Julien et Rousselet, engagés plus en avant, devraient suivre. L'ennemi lance encore de temps en temps des fusées éclairantes accompagnées de quelques tirs.

Une partie des soldats de la section, maintenus en alerte, restent aux postes de guet derrière le parapet ; les autres retournent se coucher.

Avant de regagner le gourbi, Duclos fait un détour jusqu'aux feuillées pour se soulager. Il

entend un appel, faible et lointain.

"A moi les copains !" C'est Rousselet ; sa voix provient de l'avant de la casemate ; il ne pourra pas passer là, où trois rouleaux de barbelés ont été placés en défense.

Duclos court jusqu'à l'escalier, le franchit. "Où tu vas comme ça, gros sac ?" lui crie le guetteur en faction. Il a déjà disparu dans le noir. On le voit réapparaître après quelques minutes et déposer un grand colis boueux sur la banquette de tir. "Tu t'occupes de lui, je retourne chercher Julien". Son épaisse silhouette s'éloigne, courbée, les mains rasant le sol tandis que l'on s'affaire autour du blessé qui gémit, l'épaule ensanglantée.

Comme il faisait il n'y a pas si longtemps avec ses sacs de riz ou de lentilles, Duclos charge Julien sur ses épaules, le soutenant de ses deux bras rejetés en arrière. Il traverse les chicanes de barbelés. Une fusée jaillit, aussitôt suivie d'une rafale. Deux corps s'effondrent à quelques pas de l'escalier.

\*\*\*

Sur le terre-plein, en rangs bien alignés, le régiment est au complet. Tous les survivants sont là, presque beaux, les capotes grattées et brossées, les cuirs cirés. Le colonel doit remettre la croix de guerre aux hommes qui se sont distingués lors de l'attaque du printemps dernier. Mais, auparavant, le général commandant la brigade décerne quelques médailles militaires.

Figé dans le garde-à-vous, Lefevre détourne légèrement la tête et fait un clin d'œil à son copain Fourcade. Ils écoutent distraitement les récits de bravoure des citations.

Soudain, ils sursautent : "...à titre posthume au soldat Duclos. Témoignant d'un courage exemplaire, a sauvé au prix de sa vie deux de ses camarades tombés entre les lignes".

